

Expliciter n° 70 mai 2007

La symbolique en analyse de pratique (6/7)

La présence au vécu de l'action, en cours d'action

Maurice Legault

Bref retour sur les articles précédents¹

Cet article est le sixième (et avant dernier...) de la série des articles que j'ai rédigés sur la symbolique en analyse de pratique. Ces articles ont été publiés dans *Expliciter* depuis décembre 2003. Ils apparaissent dans la liste des références présentée à la fin de cet article.

Dans ces articles sur le thème de la pratique réflexive, il a été question de la manière dont le praticien peut améliorer la qualité de la réflexion sur son action. J'ai traité en particulier de ce qu'il peut faire pour soigner la qualité du rapport qu'il établit avec le vécu auquel il se réfère pour réfléchir sur son action. L'évocation du vécu passé et la position de parole incarnée, tels qu'ils sont mobilisés dans l'entretien d'explicitation, sont au cœur de la recherche de qualité dans la description du vécu.

Avec le thème de la symbolique, il a été question de la manière dont la mise en mots, la symbolisation verbale, pouvait être soutenue et enrichie par la symbolisation non-verbale, par exemple, avec l'utilisation de techniques et de dispositifs mobilisant le mouvement corporel, le dessin spontané et la récolte de petits objets matériels.

¹ Maurice Legault, Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, Québec, Canada. G1K 7P4. Tél. : (418) 656-2131 poste 2183. maurice.legault@fse.ulaval.ca

À compter du troisième article, j'ai développé ce thème de la symbolique en analyse de pratique en utilisant le modèle de la prise de conscience élaboré par Pierre Vermersch (1994; 5^e éd. 2006; la fameuse page 80!). Cette modélisation est constituée de sept étapes, allant du vécu, à la description du vécu et jusqu'à l'aboutissement du processus réflexif, par exemple, dans la conceptualisation et la compréhension développées à partir de ce vécu de référence. En m'appuyant sur ce modèle, j'ai par la suite développé six autres étapes, allant du produit de la réflexion, à la création de métaphores-ressources et jusqu'au retour dans l'action vécue du praticien.

J'ai désigné par « la grande boucle réflexive » l'ensemble des 13 étapes de ce processus réflexif partant du vécu passé et aboutissant à un vécu à venir, évidemment encore inconnu du praticien. Cette métaphore de la grande boucle renvoie au processus dans lequel le praticien se retrouve lorsqu'il s'engage dans des démarches réflexives formelles s'appuyant, par exemple, sur l'entretien d'explicitation ou les dispositifs de groupe mis en œuvre dans les séminaires réflexifs.

De là, j'ai poursuivi ma réflexion à partir d'exemples tirés de ma propre pratique pour décrire la réalité réflexive du praticien quand cette réflexion s'effectue dans le cours même du déroulement de son action. J'en suis arrivé à l'idée de « moyenne boucle réflexive » et de

« petite boucle réflexive » pour désigner le processus réflexif du praticien qui n'a souvent d'autres choix dans ce contexte que de se limiter à la description sommaire de son vécu (la moyenne boucle) ou à ce que j'ai nommé le réfléchissement dans l'action (la petite boucle). En suivant cette piste des boucles réflexives de plus en plus petites, c'est-à-dire de plus en plus rapides, j'ai voulu me rapprocher de la réalité « réflexive » du praticien, au moment même où il est en train de vivre ce vécu, donc encore davantage en deçà des boucles précédentes. Je mets les guillemets car à ce niveau on ne parle plus de conscience réflexive, mais de conscience directe. J'ai terminé le dernier article en présentant le schéma qui est repris ici à la figure 1. J'ai alors utilisé l'expression « Présence attentive » pour désigner cet état de conscience, ni directe, ni réflexive². L'article précédent s'est terminé sur ce thème de la présence, en le nommant, mais sans le développer.

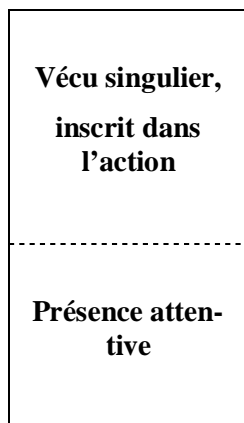


Figure 1 La présence attentive :
une conscience ni directe, ni réflexive.

Depuis la parution de ce dernier article, en mars 2006, j'ai porté attention à des situations vécues au quotidien avec cette intention de clarifier dans un premier temps pour moi en quoi consiste le fait d'être présent à ce que je vis au moment où je le vis. Je présente ici des extraits commentés de mon journal de recherche dans des situations de vie personnelles,

² Ce terme est celui utilisé par Varela, Thompson et Rosch dans leur ouvrage intitulé *L'inscription corporelle de l'esprit*. J'utilise ce terme ici, sans toutefois avoir fait une étude soignée du lien entre son utilisation dans le présent article sur la pratique réflexive et ce qu'il désigne dans l'ouvrage de ces auteurs sur les sciences cognitives.

hors de mon contexte professionnel³.

1) Une première classe de situation : une action cent fois répétée

Sur la route en voiture

Je suis sur la route en voiture, sur un parcours cent fois emprunté, comme celui entre ma résidence et mon lieu de travail, ou celui entre ma résidence et ma propriété forestière (« ma terre »). Samedi matin dernier (octobre 2006), par exemple, je quitte la maison vers 9h30 pour me rendre sur ma terre, à 30 minutes de route, pour y effectuer des petits travaux forestiers. La journée est plutôt belle. Il y a peu de gens sur la route à cette heure du jour un samedi. Je suis tranquille à rouler ainsi sur l'autoroute. Depuis plusieurs années, je suis sensible à cette question de la présence. Je le suis encore plus cet automne alors que je suis mobilisé dans ce travail d'écriture au sujet de cette question de la présence attentive. L'occasion est belle pour porter attention à cela, car je sais que ces actions routinières, cent fois répétées, comme ce parcours entre ma résidence et ma terre, sont propices à l'évasion, la rêverie, ou tout autre forme que ça prend quand mon esprit vague ailleurs, ailleurs que là où je suis engagé physiquement. Depuis quelques années, il m'arrive régulièrement de me rendre compte, après dix ou quinze minutes dans une action comme celle-ci, que je ne suis pas du tout présent à ce que je fais, ici la conduite automobile.

Ce que je fais alors c'est de me ramener volontairement à la situation que je suis en train de vivre. Il y a deux techniques que j'utilise, soit la mise en œuvre 1) de la double attitude passive-active et 2) de l'action mentale de me dire « Je suis en contact avec ».

La double attitude passive-active

La première technique est issue des pratiques méditatives. Il s'agit peut-être d'ailleurs de la technique à la base de toute méditation. Elle consiste à choisir un objet d'attention, un objet sur lequel on souhaite porter son attention et à y rester en prise pendant un certain temps. Un objet classique d'attention dans les activités de ce type est la respiration. Je démarre d'ailleurs

³ Dans le 7^e et dernier article sur la Symbolique en analyse de pratique que je soumettrai pour le séminaire de décembre 2007, je compléterai ce travail avec des extraits commentés de mon journal de recherche au sujet de situations vécues dans le contexte professionnel et en lien plus direct qu'ici avec l'analyse de pratique.

souvent mes séminaires d'analyse de pratique avec ce petit rituel de transition entre la vie habituelle des praticiens et l'espace « sacré » du séminaire réflexif. Ceci est d'autant plus important que les séminaires réflexifs sont constitués de dispositifs, tel l'entretien d'explicitation, dont une des fonctions est de susciter la présence au vécu dans ce temps dits de réflexion sur l'action. Je demande alors aux participants de s'installer confortablement sur leur chaise, en déposant papier, crayon, etc., de fermer les yeux et de « simplement » commencer à porter attention à leur respiration.

La première consigne est donc très large. Après une minute ou deux dans un exercice comme celui-ci, pour la majorité d'entre nous, notre esprit vague ailleurs. La deuxième consigne consiste alors à proposer aux participants d'adopter la double attitude « passive et active » qui consiste à 1) observer « où » je suis parti quand je me rends compte que je suis ailleurs qu'en contact avec ma respiration, et autant que possible « simplement » accueillir cela, même si ça fait plusieurs fois que ça se passe en quelques minutes et 2) me ramener à ma respiration, de porter à nouveau attention à ma respiration. L'attitude active est celle qui consiste à se ramener volontairement à son objet d'attention. L'attitude passive est celle qui consiste à rester là « tout simplement » en contact avec sa respiration. Le tout consiste donc à s'installer dans cette double-attitude passive-active.

Je reviens à ma situation de conduite automobile où là il n'est pas question de méditation en tant que telle (surtout pas avec les yeux fermés!). Il s'agit plutôt d'utiliser cette technique de la double attitude passive-active pour être juste là en train de conduire mon véhicule, sur cette route où je roule avec tous ces autres véhicules autour de moi. Et quand je me rends compte que je suis ailleurs, je me ramène dans l'ici et maintenant de la conduite automobile.

L'action mentale de se dire « Je suis en contact avec ... »

Le deuxième technique s'intitule « Je suis en contact avec ... » et vient de ma formation à la psychosynthèse démarrée en 1984. Je mobilise parfois cette technique quand la précédente (double attitude passive-active) ne suffit pas à me maintenir dans l'état de présence que je souhaite.

Cette technique consiste à se dire intérieurement, en dialogue interne, par exemple ici : « Je suis en contact avec le grand panneau publi-

citaine au bord de la route. Je suis en contact avec ... la voiture rouge qui vient de me dépasser. Je suis en contact avec ... mes mains sur le volant. Je suis en contact avec ... ce qui joue à la radio ». Il s'agit donc de se mobiliser dans une action mentale du type « se dire intérieurement », ou une action matérialisée « se dire à voix haute », ce sur quoi porte son attention.

Cela demande un effort de volonté pour effectuer cet acte d'attention durant plus de cinq ou dix minutes. Le but n'est pas nécessairement de le faire, dans mon cas par exemple, durant la totalité des trente minutes du trajet entre ma résidence et ma terre. La mise en œuvre de cette technique, ne serait-ce que pendant quelques minutes, contribue à me maintenir en prise dans le contexte dans lequel je me trouve physiquement. En soupoudrant ces trente minutes de route, de quelques passages de « Je suis en contact avec ... », je me rends compte que j'ai plus de facilité durant ce trajet à être présent à « moi entrain de conduire mon véhicule vers ma terre ».

Tout se passe comme si, dans le cours même de l'action vécue, je verbalisais mes prises d'information en les sortant volontairement de l'implicite. Je peux évidemment entrer davantage dans cet espace du non conscient en fragmentant les actions de prise d'information et d'identification. Dans cet exemple de la conduite automobile, cela prend l'allure de : « Je suis en contact avec la voiture rouge qui me dépasse, puis avec la plaque d'immatriculation de cette voiture, puis les lettres et les chiffres qui y sont inscrits ». Évidemment, pour une question évidente de sécurité, toujours avec un maintien en prise de l'attention portée à l'ensemble de la situation de conduite automobile!

Un premier obstacle à la présence ou comment déjouer l'ennui

Pour moi, le principal obstacle à être dans le moment présent, dans cette classe de situation des actions cent fois répétées, c'est l'ennui. Tout se passe comme si ce n'était pas assez d'être juste présent, comme si pendant que je conduis mon véhicule il y a tant d'autres choses tellement plus intéressantes à faire que celle de porter attention à la route et aux plaques d'immatriculation des voitures rouges. La mise en œuvre des deux techniques décrites ci-haut m'aide à contrer l'ennui. C'est en quelque sorte paradoxal car ces techniques me conduisent d'une part à être encore davantage dans le présent de la simple conduite automo-

bile et d'autre part, elles me donnent une tâche à faire, la réalisation d'actions, en particulier des actions mentales de types prises d'information et d'identification. Mon esprit ne vague plus ailleurs, et au moins il est là où « je veux » qu'il soit.

Un deuxième obstacle à la présence ou comment déjouer ma représentation spontanée ce qui signifie « être présent ».

À pied sur mon chemin forestier

Ce que j'ai décrit ci-haut au sujet du parcours automobile, cent fois répété, est vrai aussi lorsque je suis sur ma terre et qu'en fin de journée, je reviens à pied en empruntant le chemin forestier qui va du chalet au chemin public. Le trajet d'un kilomètre et demi dure environ 20 minutes. Il m'arrive souvent, après dix ou quinze minutes de marche, de me rendre compte que je ne suis absolument pas présent à « moi entrain de marcher sur ma terre ». Mon esprit erre ailleurs, ici aussi.

En fait, ici ce n'est peut-être pas tant mon esprit qui vague ailleurs, mais moi qui suis mobilisé à mon insu dans l'attention que je porte à des situations de vie précises, par exemple, la réunion de la journée précédente à l'université, au prochain cours que je vais donner, à un projet à venir. Mon état interne est parfois de l'ordre de la préoccupation. La situation me préoccupe et il y a une sorte de nécessité d'y réfléchir. D'autres fois, c'est plutôt un projet intéressant à venir, par exemple offrir un stage en nature aux membres du GREX. Je me plais alors à imaginer les diverses possibilités de la réalisation d'un tel projet, dont celle de le tenir ici même sur ma terre.

Quand je suis sur ma terre, c'est pourtant pour y être pleinement, pour profiter de ces trop rares moments en nature. Il m'arrive trop souvent durant cette marche de retour de ne pas être en train de « goûter » à ce moment en nature. Le moment du retour est souvent un moment de fin de journée. Par beau temps, le soleil couchant est sur ma droite et il répand sa lumière à l'horizontal à travers la forêt. C'est chaque fois différent, toujours magnifique. Comme en voiture, je me ramène donc à cette marche. Ici ce n'est pas l'ennui. L'objet de mon attention est superbe. Mais malgré cela, cette qualité de présence ne dure souvent que quelques minutes (parfois moins d'une minute!). Et souvent, ce n'est qu'une fois rendu au chemin public, en voyant mon véhicule stationnée à l'entrée de ma terre, que je prends soudainement conscience que j'étais ailleurs

durant une bonne partie du trajet.

Après avoir réfléchi à cette question de la présence, à ce que ça veut vraiment dire d'être présent, je me dis maintenant que le problème ce n'est pas tant que je puisse être ailleurs en pensée durant cette marche, mais plutôt que je ne sois pas présent à ce que « je veux » être présent à ce moment-là. Ces temps sur ma terre sont aussi des temps de ressourcement, des temps dégagés de ma vie habituelle et pourquoi ne seraient-ils pas l'occasion de réfléchir à une situation problématique ou encore de laisser se développer un beau projet à venir? Le problème ici est celui de la liberté et du choix. Avant je me représentais « être présent » comme étant être là présent à ma marche, à l'environnement, etc. Dorénavant, quand ça arrive, quand mon esprit vague ailleurs, (et j'ai de multiples occasions de pratiquer cela!), je porte attention à cela, je deviens présent au fait de ne pas être présent à moi ici et maintenant dans et à cette marche, disons de manière sensorielle, en prise sur des objets d'attention sensoriels. Je fais alors parfois le choix de prendre ce temps de marche pour réfléchir, souvent en dialogue interne, je me dis des tas de choses (en interne et pas trop en externe j'espère!), à ce qui est présent naturellement comme objet de réflexion. Je m'autorise à cela en me disant que j'ai peut-être justement besoin de réfléchir, que c'est peut-être un de ces moments de pratique réflexive dans lequel je suis en train de mobiliser « naturellement » ma mémoire évocative pour me redonner des passages de vie, de façon à y amener l'intelligibilité nécessaire à un investissement plus juste à ce qui vient dans ma vie, mais que je ne sais pas que ça s'en vient, du moins pas en détails.

Ce à quoi je suis présent n'est plus l'action de marcher sur ce chemin, mais une autre possibilité d'action durant ce parcours, une action mentale celle de réfléchir à ce que je veux réfléchir. Dans cette logique, je pourrais aussi être présent à une troisième action, celle qui consiste à observer qu'il y a les deux possibilités précédentes (marcher et réfléchir) et conséquemment à l'action qui consiste à choisir entre les deux. Je me rapproche de l'idée du témoin, de la possibilité de « l'installation » volontaire du témoin de ce que je vis au moment où je le vis. Sans développer davantage ici cette notion de témoin, j'ai le sentiment que je devrai y revenir plus à fond car elle m'apparaît de plus en plus comme étant un élément essentiel de l'étude du phénomène de

la présence.

Un troisième obstacle à la présence

ou comment déjouer la mémoire sensorielle

À la veille de Noël 2005, le 24 décembre en après-midi, alors que je marchais seul à raquettes sur mon chemin forestier, cette fois à partir du chemin public en direction de mon chalet, j'ai croisé un voisin qui revenait seul de sa terre. Celle-ci est enclavée et il doit passer sur ma propriété pour avoir accès à la sienne. Pendant dix ans, le rapport avec ce voisin-ours quelque peu ermite a été cordial, parfois amical, mais depuis deux ans la situation a changé drastiquement et la communication est pour le moins rompue. Il grogne. Cet après-midi là du 24 décembre, nous n'avons eu qu'un bref échange « poli », comme c'est le cas depuis quelques mois, mais à la suite d'un de ces commentaires désobligeants, la situation a vite dégénéré dans une solide engueulade, bien sentie, ce qui pour moi est assez exceptionnel. Je vous fais grâce ici de l'emploi que j'ai fait ce jour-là de quelques expressions québécoises « savoureuses ».

Si je fais référence à cela dans la présente discussion, c'est que je me suis rendu compte après quelques mois que souvent quand je repassais dans le segment du chemin forestier où avait eu lieu cette engueulade, je me retrouvais dans un état intérieur désagréable et semblable à celui du 24 décembre. J'ai compris que la simple vue de ce lieu déclenchait chez moi cet état interne d'agression et de colère, mais surtout le fait que je me retrouvais totalement envahie, à mon insu, par cette énergie négative.

J'ai écouté récemment un documentaire scientifique produit par « Radio Australia », au sujet du travail de recherche d'une professeure de l'Université McGill à Montréal qui travaille sur le syndrome post-traumatique. Elle donnait en exemple une situation où une personne qui a eu un grave accident de la route lors d'une collision avec une voiture rouge sur l'autoroute. Lorsque cette personne reprend la route après sa convalescence, la simple vue par la suite d'une voiture rouge sur l'autoroute peut avoir le pouvoir de déclencher une violente réaction. J'ai aussi pensé à la présentation qu'a faite Claire Petitmengin au séminaire GREX de décembre 2004 (Expliciter # 57) alors qu'elle présentait son travail de recherche en milieu hospitalier sur l'épilepsie. Il y était question de l'utilisation de l'entretien d'explicitation pour aider le malade à identifier les signes précurseurs de la crise de façon à

pouvoir éventuellement en arriver à avoir un certain contrôle préventif sur celles-ci. Mais pour cela il faut accompagner l'explicitation des moments où la crise est sur le point de survenir, tout en évitant de susciter le quasi-revivre de la crise. Manœuvre délicate! J'ai aussi pensé à la madeleine de Proust, ici la madeleine empoisonnée pourrait-on dire, soit le fait qu'à partir d'un déclencheur sensoriel, ici en mode visuel, je puisse me retrouver à mon insu dans une sorte de quasi revivre de l'état interne de ce « cadeau » de veille de Noël.

En situation d'entretien d'explicitation, on sollicite de manière délibérée, avec l'accord de la personne accompagnée, cette faculté qu'est la mémoire sensorielle de façon à susciter une verbalisation en position de parole incarnée. Dans le contexte de la présence, la mise en œuvre involontaire de cette faculté aurait comme effet de nous mobiliser à notre insu dans une sorte d'évocation tout aussi involontaire, pour le pire (ex. : à partir de la vue d'un lieu de discorde), mais heureusement pour le meilleur (ex. : à partir d'un doux parfum).

Une troisième technique

ou déjouer l'adversaire sur son territoire

Je termine cette première section sur une note technique. Dans ce travail où je porte attention de manière plus soignée qu'avant à cette question de la présence, je me suis rendu compte que mon activité réflexive privée et spontanée se fait principalement dans le mode auditif du dialogue interne. Je me suis dit que si je veux interrompre cela ce serait peut-être efficace de porter attention aux sons, comme si les sons externes venaient en compétition avec les « sons intérieurs » de ma pensée en langage interne. Et ça fonctionne très bien! De ce temps-ci, je privilégie ainsi des objets d'attention sonores pour m'aider au maintien en prise dans le contexte physique dans lequel je me trouve.

Quand je suis dans mon atelier de travail, par exemple, et que je scie une pièce de bois, pour bien rester en prise avec l'action en cours de déroulement, je dirige mon attention sur le son que fait la scie dans le mouvement d'aller, puis de retour de la lame, l'aller, le retour, l'aller, le retour. Juste ça, l'aller, le retour de la lame. Et tout en faisant ça, je suis évidemment en contact visuel avec le tracé de ligne faite au crayon de plomb sur la planche de bois. Tout se passe comme si l'intention c'est de scier précisément le long de cette ligne, mais que l'attention « directe » ou première est sur le

son; sur le mode figue-fond, avec le son en figure, au premier plan de mon attention, et la ligne en fond. Et quand je suis bien en prise sur cela, je vois sur la planche la ligne tracée au crayon de plomb disparaître, là juste sous les dents fines, à chaque passage de la scie, à l'aller, au retour, à l'aller au retour, etc. Et puis apparaît ce joli bran de scie qui tombe sur la plancher de l'atelier, comme la descente tout en retenu de la neige légère lors de ces belles soirées d'hiver douces et sans vent.

Je fais ce dernier commentaire un brin poétique un peu à la blague. Mais pas juste. L'action de scier cette planche, quand elle est comme ici totalement investie d'un acte de présence, débouche sur une expérience esthétique, micro expérience esthétique, mais tout de même. Je crois qu'il y aurait un joli développement à faire à partir des termes « expérience esthétique » et « expérience esthésique ». Esthésique, comme dans anesthésie (endormir les sens), ou mieux désanesthésie (éveil de sens). Je crois en effet que c'est ce à quoi peut conduire la présence : l'expérience esthétique. Au delà de la fonction utilitaire de cette action matérielle de scier, ou peut-être au contraire, justement au cœur de cette fonction, il y aurait cette expérience esthétique : l'appréciation du produit de l'action, une fois qu'elle est terminée, mais possiblement tout autant le ravissement éprouvé par l'acteur, au sujet de son acte, au moment même où il l'accomplit.

2) À la piscine : en immersion sensorielle

J'ai une pratique d'activités de plein-air en pleine nature qui s'est mise en place dès le début de l'adolescence. À cela, j'ai intégré, depuis le début de l'âge adulte, une pratique régulière d'activité physique, disons de type entraînement, pas pour la compétition, mais pour garder la forme, en vue de mes prochaines sorties en montagne. Des activités telle la marche, le jogging, le vélo, et plus récemment, depuis une dizaine d'année, la natation. La natation est pour moi la plus monotone de ces activités. Elle se passe à l'intérieur, en piscine, et se pratique en « faisant des longueurs ». Nager un km en piscine consiste à répéter 40 fois le parcours d'un corridor de 25 mètres. Tout un programme!

Depuis quelques années, je fais le même constat au sujet de la présence que celui que j'ai fait au sujet de la conduite automobile ou de la marche de retour sur ma terre. Là aussi, mais plus qu'ailleurs, dans cet environnement eau, mon esprit « vague » facilement ailleurs et

avec une telle « fluidité » que j'ai du mal à avoir une prise sur cela. J'ai donc développé depuis deux ou trois ans une technique de présence, qui va un peu dans le même sens que les techniques précédentes. À chaque début de longueur, au moment du virage, les pieds en appui sur le mur pour la propulsion, je détermine quelle sera la modalité sensorielle sur laquelle je porterai mon attention dans le prochain segment de 25 mètres. Je choisis entre le visuel, l'auditif, le tactile et kinesthésique. J'ai exclu l'olfactif et le gustatif, vous comprenez pourquoi. Quoique parfois... Je nage donc la longueur suivante de 25 mètres en portant attention à ce que je regarde quand je nage cette longueur, puis après le virage, dans l'autre sens, je porte attention à ce que j'entends, puis à la sensation du toucher et ainsi de suite.

Dans le mode visuel, par exemple, le premier objet d'attention qui s'impose est le fond de la piscine. Pour des questions d'aisance dans la respiration, mais aussi de posture corporelle mieux alignée au niveau de la colonne cervicale, je nage depuis environ cinq ans avec mon masque et mon tuba de plongée sous-marine de sorte que la visibilité sous l'eau est excellente. Dans le mode auditif, ça peut être le son de ma respiration. Dans le mode tactile, au crawl par exemple, la sensation qui domine souvent est celle du dessous de mes avant-bras fouettant la surface de l'eau au moment où ils entrent dans l'eau.

Mais ça c'était avant que Pierre Vermersch nous présente son travail personnel sur le thème de l'auto-explicitation. Depuis la parution des premiers articles exploratoires sur l'auto explicitation, puis ceux plus récents sur le Sens se faisant, j'ai le projet d'expérimenter ce type de travail de description fine et soignée des actes d'attention et des produits de ces actes. Mes temps de natation à la piscine sont devenus un lieu d'expérimentation.

Les bulles

Une de ces fins de journée, après le travail à l'université, avant le retour à la maison, (mon moment préféré d'entraînement), alors que mon esprit « vaguait ailleurs », cette fois sur ce travail d'auto-explicitation, je me suis demandé ce que ça pouvait vouloir dire être présent dans cette activité de natation, en prenant justement comme ressource la finesse de la description telle qu'on la connaît en explicitation. J'ai fait le constat dans une des 40 longueurs ce jour-là que les objets de mon attention étaient des grosses granules, comme le

fond de la piscine, tout le fond, aussi bien dire la terre entière. J'ai donc commencé à porter attention à ce que je vois quand je regarde le fond de la piscine. Je me suis (gentiment) demandé : Alors Maurice, quand tu regardes le fond de la piscine (action de prise d'information), qu'est-ce que tu vois (action d'identification)?

J'ai donc choisi de rester durant plusieurs longueurs de corridor sur la modalité visuelle : une longueur avec mon attention sur les formes produites sur le plancher de la piscine par la lumière qui se réfracte en traversant les vagues à la surface de l'eau; une longueur sur les lignes noires démarquant les corridors, une autre longueur sur une seule de ces lignes. Puis, en me demandant « Est-ce qu'il a autre chose que tu vois? ». Les bulles sont « apparues ». Oui les bulles d'air, surtout celles produites quand mes bras entrent dans l'eau. Il y en a des milliers chaque fois. Des grosses, des petites, des minuscules, toutes engagées dans une course folle vers la surface. Wow! Je me régale à chaque entrée de mes bras dans l'eau. Je suis absorbé dans cela. Et puis, oups, la demi-heure de natation est déjà terminée. Je dois partir.

J'écris sur cela à la maison. Je me rends compte que j'ai oublié des détails. Je sais qu'il y avait des détails, que je les avais bien « en tête », mais je n'y ai pas accès maintenant. Je n'ai pas l'esprit à cela, ni le temps de créer les conditions que je connais et qui me permettraient de faire un vrai essai de ressouvenir. La paresse aussi, le manque de motivation, la fatigue du jour qui s'achève, le vin rouge du souper. Un petit peu de ceci, un petit peu de cela. Deux jours plus tard, je décide d'aller « m'entraîner », mais je suis curieux aussi de voir ce qui va se passer sous l'eau. J'ai le sentiment de me rapprocher de ce que Pierre a fait dans son travail descriptif fin et soigné en lien avec cette idée du Sens se faisant, mais pour lui dans l'évocation d'un moment passé. J'entre dans l'eau. Ça y est, les bulles sont là, fidèles au rendez-vous. Je me mets en mode « GREX ». Aujourd'hui je travaille les sons : les sons évidents, puis les plus subtils, ceux que je n'aurais jamais perçus sans ce travail de recherche, sans cette qualité de présence à ce à quoi je suis présent quand je suis présent. Par exemple, quand je suis présent à ma respiration (une grosse granule d'attention!), je distingue bien maintenant le son à l'expiration, du son à l'inspiration. À l'expiration, je propulse l'air

avec une certaine force à travers le tuba, alors qu'à l'inspiration, « je ne fais rien » (...merci de ne pas insister). « Ça » se fait sans effort. À l'inspiration, l'air entre dans mes poumons, sans acte volontaire de ma part. Au son, pour chaque cycle complet de ma respiration, ça donne quelque chose qui ressemble à ceci: à l'expiration : pouf.f.f, à l'inspiration aaa, à l'expiration : pouf.f.f, à l'inspiration aaa, et ainsi de suite : pouf.f.f, aaa, pouf.f.f, aaa etc . Puis je me suis demandé (évidemment) s'il y avait autre chose... Il y a un tout petit son, tout discret, en arrière-scène de tout cela, celui qui provient du peu d'eau qui reste toujours au fond du « U » de mon tuba et qui frétille à chaque passage de l'air dans ce boyau.

Durant que je nage, je me dis aussi (action mentale) que ce serait bien d'avoir mon ordinateur portable sur le bord de la piscine ou dans les vestiaires pour saisir tout cela à l'écrit. En sortant du centre sportif, en passant devant le comptoir d'équipement, je prends un bout de crayon et une fiche vierge de prêt d'équipement et j'y note au verso quelques détails au sujet de mes prises d'information.

Et là, évidemment, j'ai hâte d'y revenir, de continuer à découvrir de nouvelles choses, les contenus, mais je crois bien aussi de me rendre compte que c'est moi qui produit cela, que c'est moi qui fait, qui fait qu'il y a des actes d'attention. Et là, il se passe autre chose, que j'ai décrit sommairement par la suite et à quoi j'ai donné le titre : La fluidité dans l'eau.

La fluidité dans l'eau.

Hier soir, mardi 7 novembre (2006) je suis allé nager 15 minutes. C'est tout le temps dont je disposais. J'y suis allé avec la double intention de « m'entraîner » et celle de poursuivre le travail de recherche exploratoire sur ce thème de la présence, pas la présence de l'acte d'évocation du vécu, mais la présence « dans » le vécu⁴. À ce sujet, mon intention était d'aller chercher des détails sur mes prises d'informations, par exemple, une description plus fine que celle que j'ai déjà au sujet des bulles, en particulier celles qui apparaissent quand je fais le virage. Dans le virage, juste là dans l'amorce de la nouvelle direction, je sais

⁴ J'utilise dans cet article, et sûrement à tort, les termes présence et attention sans trop de distinction pour l'instant. J'y reviendrai évidemment, d'autant plus qu'au départ de cet article je fais directement référence à ces deux termes dans l'expression : présence attentive.

que je traverse des bulles différentes tout juste produites cette fois par le mouvement de mes jambes dans le virage⁵.

Il s'est passé autre chose lors de cette séance de natation. Le sentiment d'être totalement présent à ma nage s'est installé tout naturellement, sans effort d'attention, sans avoir à mobiliser une technique particulière. C'est difficile à décrire, mais je dirais que « c'était ou même que j'étais très corporel, très physique ». Je sais, par exemple, qu'il y avait quelque chose dans la région de ma ceinture scapulaire qui faisait que ça carburait bien, que ma propulsion se faisait avec aisance. Je n'avais ce soir-là que 15 minutes dans l'eau et je me suis mis à nager plus rapidement et avec plus d'énergie, alors qu'habituellement je suis presque toujours en ballade dans l'eau, une longueur après l'autre, pendant 20 à 30 minutes, sur le mode « p'tit train va loin ». Mais hier c'était différent, et en termes d'énergie et de puissance musculaire et en termes de qualité de présence.

En ce qui a trait à l'aspect musculaire, l'énergie musculaire ressentie, je sais qu'il y a un lien avec le travail très physique que j'ai réalisé sur ma propriété forestière au cours des jours précédents. J'ai effectué plusieurs heures de travail physique intense à tronçonner et déplacer plusieurs dizaines d'arbres tombés en travers du chemin forestier lors d'une violente tempête de vent et neige. Quand je suis en train de nager, il est clair pour moi que cette énergie musculaire provient de cet entraînement inhabituel des deux jours passés à couper et déplacer ces arbres tombés. Dans l'eau, je ne réfléchis pas à cela, je suis relié à cela. C'est plutôt une idée, une pensée qui est présente, pas une réflexion du type « je me dis que c'est à cause de ce travail d'hier », mais l'image de ce travail, de la même manière que

lorsque je suis présent à une sensation (le sensoriel), ou à une émotion (l'émotionnel). Ici, c'est une image (que je nomme l'idéal) et qui se rapporte peut-être à ce qui est désigné par le mode aperceptif.

En ce qui a trait à l'aspect de la qualité de présence, je fais le lien avec ce travail des dernières semaines en piscine. Ce que je sais c'est qu'une fois dans l'eau, je n'avais ni l'intérêt, ni le besoin de porter attention à quoique ce soit, du moins dans le mode du travail habituel d'attention. Je me suis retrouvé davantage dans une sorte de position de témoin immergé dans ce vécu. Je ne décris pas bien ici cet état, mais je tiens à souligner qu'il ne m'apparaît rien de magique dans ce sentiment. Il y a un sentiment d'aisance totale, une sorte de conscience directe qui se confond avec une conscience réflexive, cette dernière me permettant de goûter le moment, en y étant simultanément absorbé et... je ne sais trop quoi dire, ou quoi dire d'autre que je ne suis pas attentif, mais « juste » présent, ou peut-être finalement plus justement dans cet état de présence attentive. Ce n'est pas de l'abandon ou le fameux lâcher-prise, du moins pas la façon habituelle de me représenter le lâcher-prise. J'ai le sentiment d'être à la barre de mon navire, que je peux sortir de cet état, ou justement, le maintenir en prise. Je suis (dans) la fluidité, l'aisance, la liberté. Je suis simultanément cela et témoin de cela, tout cela.

À la sortie de l'eau, sur le bord de la piscine, il y avait une sorte de sentiment de « qu'est-ce qui vient de m'arriver? ». Encore une fois, rien de magique, j'insiste, c'est important, mais juste le double sentiment que c'est bien moi, mais avec du nouveau moi. Étrange sentiment de la simultanéité de cette double identité : je suis bien celui qui vient de vivre cette expérience, je le reconnais, mais qui est cet autre qui vient d'apparaître ici. Il faudrait bien que je relise le livre *Soi-même comme un autre* de Ricoeur sur l'identité narrative. Ici ce n'est pas l'identité narrative, mais l'identité agie, ou quelque chose du genre (appel à tous pour des propositions).

Je sais aussi qu'il y a quelque chose d'évanescence ici, dans le sens qu'une seule occurrence comme celle-ci est loin d'être garante de la stabilité de ce nouvel état possible. C'est un peu comme le travail sur soi que l'on fait pour rendre inopérante une croyance structurante constituée dans le passé de sa vie, mais ici c'est l'inverse. C'est son axe prospectif : je

⁵ Je me rends compte en écrivant cet article que ma description porte sur le contenu (par exemple les bulles) et non pas tant sur les actes d'attention : ce que je fais quand je porte attention, comment je m'y prends, comment je sais que je porte attention, ce que je (me) fais quand je n'y arrive plus mais que je sais qu'il y a autre chose de présent, etc. donc des thèmes d'une recherche complète sur la présence attentive. Merci Pierre d'insister pour nous ramener à cela : le dur métier du chercheur méthodologue : suspendre le contenu. Pas facile de lâcher le contenu. Et je n'ai pas encore parlé de celui qui agit, celui qui « manipule » le rayon attentionnel, l'aspect identitaire.

ne savais même pas que je pouvais éprouver cela en nageant, mais là j'y suis arrivé, une seule fois c'est vrai, mais suffisamment vraie, suffisamment authentique, pour croire que je peux la retrouver dans un vécu à venir.

Conclusion

J'ai fait ce travail exploratoire au cours des derniers mois à partir de cette idée de présence attentive. Je suis arrivé à cette idée avec la métaphore des boucles réflexives devenant de plus en plus petites au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la réflexion sur l'action, et que l'on se rapproche de l'activité réflexive in situ du praticien dans le cours même de son action.

Dans cet article, j'ai fait d'abord référence à ma pratique habituelle de présence en présentant des activités telles la double attitude passive-active et l'action mentale de me dire « je suis en contact avec ... ». À partir du moment où j'ai travaillé en piscine, il a eu un saut qualitatif qui s'est fait dans ce travail sur la présence. Je crois que je peux l'attribuer au fait que je me suis engagé dans une pratique soignée et disciplinée de l'attention, du type de celle que l'on pratique en entretien d'explicitation. On connaissait déjà en effet cette pratique de l'attention avec l'entretien d'explicitation, mais elle a été formalisée et développée davantage ces dernières années par le travail de recherche qu'a fait Pierre Vermersch en psychophénoménologie de l'attention et sur l'auto explicitation.

Dans mon travail sur la présence attentive, je me suis servi en quelque sorte des catégories descriptives que nous mettons habituellement au service de la description d'un vécu passé, pour les mettre plutôt en œuvre dans le moment même du vécu, au service de la présence à ce vécu.

On peut penser aussi que lorsque le praticien développe sa compétence relative à l'attention, en situation d'évocation d'un passé, dans le contexte d'un entretien, ou dans le contexte de l'auto-explicitation, il développe sa compétence générique relative au fait de porter attention à son vécu, incluant celui du présent « au moment où il le vit ».

Et ce qui peut ainsi m'être donné, ce sont ces moments tout à fait particuliers, sous l'eau, en ski, dans une classe en train d'enseigner, etc, ces moments où se juxtaposent, sans se confondre, la conscience directe et la conscience réflexive, et cela dans un mode primaire. Je ne suis plus juste, par exemple, en train de vivre un moment d'intégration de mon

apprentissage de la nage, d'éprouver cette aisance nouvelle, mais j'en suis simultanément témoin. Et c'est cet état de présence attentive qui ouvre, au cœur de l'action du praticien, la possibilité de la liberté qu'il a face à l'acte qu'il est tout juste sur le point de poser. Au plaisir d'en discuter avec vous lors d'un prochain séminaire du GREX.

Références

Cette liste se limite aux articles précédents sur La symbolique en analyse de pratique. La liste complète des références sera présentée dans le prochaine et dernier article sur ce thème.

- Legault, M. (mars 2006). La symbolique en analyse de pratique. Pour une pratique de la présence au vécu de l'action et au vécu de la réflexion (2^e partie). *Explicitier* # 64, p. 1-7.

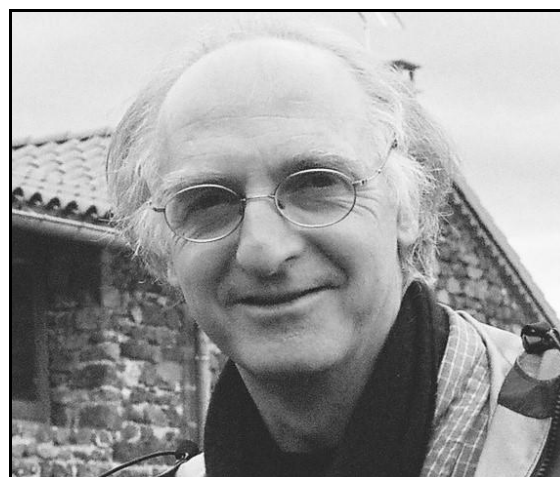
- Legault, M. (décembre 2005). La symbolique en analyse de pratique. Pour une présence au vécu de l'action et au vécu de la réflexion (1^e partie). *Explicitier* # 62, p. 35-44. Groupe de recherche sur l'explicitation (GREX), Paris.

Legault, M. (décembre 2004). La symbolique en analyse de pratique. Modélisation des étapes du retour vers un vécu singulier dans la suite du passage du pré-réfléchi au réfléchi. *Explicitier* # 57, p.1-14. Groupe de recherche sur l'explicitation (GREX), Paris.

Legault, M. (mai 2004). La symbolique en analyse de pratique. La place du futur dans l'analyse au présent d'une situation passée. *Explicitier* # 55, p.31-38. Groupe de recherche sur l'explicitation (GREX), Paris.

Legault, M. (décembre 2003). La symbolique en analyse de pratique. Origine de l'étude sur la symbolique : une recherche qualitative et exploratoire sur le thème de la relation avec la nature.

Explicitier # 52, p.1-14. Groupe de recherche sur l'explicitation (GREX), Paris.



Les puissances dormantes : témoignage du stage d'auto-explicitation

Mireille Snoeckx,
GREX, ASE, Université de Genève

J'ai choisi de présenter deux moments du stage, le premier sur l'auto-explicitation d'une visée à vide, le second sur les effets des postures narratives.

Je reviens enfin sur le stage de décembre. J'avais bien écrit quelques lignes en février dans lesquelles j'exprimais à la fois ma curiosité et une certaine impuissance à comment m'y prendre pour restituer ce vécu. Je suis encore dans le trouble pour partager ce qui s'est passé. Peut-être est-ce dû à une certaine idée du rendre compte. Ou, encore, peut-être, des réticences à s'engager dans l'écriture sans être suffisamment au clair sur les intentions que je souhaite poursuivre ? Qu'est-ce que je vise dans cette socialisation de l'auto-explicitation de décembre ? Quelque chose comme une contribution à la recherche, une pièce du puzzle, une singularité qui peut éclairer la compréhension de ce qui se passe dans cette démarche. Ce qui me trouble, c'est que je ne sais pas ce qui peut être pertinent de mettre en lumière. Je suis donc en tension sur les choix à effectuer.

Choisir, dût-elle.

Il est important pour moi de souligner mon état interne très sensible pendant le temps du stage, un état envahi de préoccupations et d'émotions. Avec le recul, je pense que cet état interne a permis de me défaire de sentiments de maîtrise souvent présents, d'être encore plus disponible à ce qui vient, ce qui ne veut pas dire que ce fût facile sur le moment. Mon étonnement lorsque j'ai pris conscience du vécu que je décrivais : une visée à vide ! Cela m'a permis aussi de vérifier pour moi-même combien le fait de TOUT écrire ce qui vient sans me préoccuper si c'est conforme ou complet ou ceci ou cela a une immense vertu, celle de pouvoir ensuite, pendant les relectures successives distinguer les domaines de verbalisation, satellites bien sûr, mais aussi les critères de justesse, les états internes, les relances et

m'inviter à poser d'autres questions. De même, le fait d'avoir pratiqué une écriture manuscrite m'a permis de mettre en évidence mes démarches méthodologiques qui passent un peu à la trappe lorsque je suis seule, sans doute parce que mes auto-explicitations visent avant tout le recueil d'informations, qu'une centration sur le contenu est fortement présente et que je me préoccupe peu ou pas des actes que j'effectue pour recueillir ces informations. Les propositions de travail pendant le stage ont orienté cette fois-ci mes recherches sur le comment je m'y prends lorsque j'effectue une visée à vide certes, mais aussi comment je m'y prends pour approfondir en auto-explicitation, les ressources dont je dispose dans les moments d'attente et un peu la façon dont je m'y prends avec moi-même dans les temps d'explicitation.

Auto-explicitation d'une visée à vide

J'ai une certaine pratique de l'écriture descriptive aussi bien pour moi-même que dans les séminaires d'analyse de pratique que j'accompagne. Ce qui s'est joué pendant le stage, c'est quelque chose de l'ordre de la distanciation et d'une mise à jour de données», non pas sur le moment même du stage, mais dans l'après-coup. Comme si mes pratiques d'écritures, mes accompagnements d'écritures prenaient sens et place dans mon itinérance professionnelle et résonnaient. Je relèverai quelques points significatifs pour mon cheminement et ma compréhension.

Sur la manière de m'y prendre lorsque je suis en auto-explicitation

Je me suis surprise à découvrir *une conduite très rigoureuse* dans les moments de relecture pour continuer ensuite d'explorer ce que je ne connais pas encore, comme à être dans l'accueil et le laisser venir lorsque je suis dans le flux du ressouvenir, la seconde posture m'étant plus familière mais peu explorée jusqu'à présent sur le registre des actes. Démarche rigoureuse signifie que, déjà dans le

premier mouvement de l'écriture, je note TOUT ce qui vient, que ce soit les constats sur le comment je me guide « *et je sens que je suis trop rapide*⁶ » ; ou encore les interférences qui traversent l'auto-explicitation « *et des nuances de violet, comme en ce moment à Versoix. Quand je me dis cela, je pense que, peut-être, c'est un matin à Versoix qui vient et la pensée du coup de fil traverse l'esprit, me trouble* » ; ou les arrêts « *Je m'arrête. Je vais boire un verre d'eau. J'en profite pour aller jusqu'à la fenêtre pour me dégourdir les jambes. Je sens la fatigue.* » Je nommerai cet arrêt diversion parce qu'il s'effectue après le constat que je suis « *trop rapide* » pour me demander. Une diversion parce que ce n'est pas seulement une pause que j'effectue, mais qu'il s'agit d'une stratégie de tranquillité afin de pouvoir revenir dans le flux de l'auto-explicitation, une prise en compte de mon confort. « *Me suis-je donné toutes les conditions pour bien travailler ?* » De même, je suis très précise lors des relectures. J'ai d'abord catégorisé la mise en mots dans la marge, contexte, commentaires, critères, état interne, saillances, interférences valence, émotions, diversion, décision, actes, position du corps, et souligné mes demandes. Lorsque je prends une décision, je la formule complètement, ne serait-ce que pour vérifier que je l'ai effectuée ou que j'ai fait autre chose. J'ai ensuite focalisé sur la structure temporelle, le déroulement, sur ce que je ne sais pas encore, sur ce qui manque selon moi, que j'ai appelé les blancs. J'ai numéroté les lignes dès la seconde lecture ainsi que pour les différentes écritures réitérées.

Cela me renvoie à ma posture en écriture, au lien entre écriture et explicitation, à tout ce que m'apporte l'écriture. Sa lenteur d'abord, par rapport à la parole. Pendant longtemps j'ai maudit la main ou le clavier qui n'allait pas aussi vite que ma pensée. Puis, **parce que je sais que je peux y revenir**, je ne me préoccupe plus de savoir si je vais oublier ou perdre quelque chose. Cela m'a appris à me freiner. Puis à rester. Comme je relis très souvent, cela me permet de rester en contact avec l'expérience, le flux, sans avoir le souci éventuel d'une relance. La relecture me maintient en prise avec l'expérience. Je remarque ainsi deux fonctions à la relecture, l'une de maintien en prise dans le flux, l'autre de repérage des

données.

J'ai été surprise, à la relecture, du soin que le Moi B⁷ prend pour m'accompagner dans l'évocation, lorsque, après avoir noté les catégories dans la marge, j'ai décidé « *de reprendre les revirements et les blancs pour savoir comment je m'y prends pour continuer* » afin d'obtenir une description plus fine de cette visée à vide. J'avais conscience de me parler, mais c'est la première fois que je mets en évidence les interrogations que je me fais à moi-même, d'abord en l'écrivant dans le flux qui vient, puis en soulignant ensuite toutes les relances dans le texte pendant les relectures. Ainsi, à chaque fois que le flux s'arrête, j'opte pour un revirement, une décision, avant même les temps de relecture. Chaque décision est suivie d'une relance complète, ce qui m'a étonnée : par exemple « *Je vais reprendre contact avec ma visée à vide sans vouloir tout de suite en savoir plus sur comment le prénom vient et continuer le flux. Je m'interromps trop.* » et, dans la foulée, ce qui suit : « *J'ai repris la position (de la visée à vide). Ce que je te propose c'est de revenir au moment où le prénom Mojgan te vient, juste un petit moment avant, si ça te convient.* »

Dès la seconde relecture, je me suis focalisée sur le déroulement de ce que je décris et sur la façon dont je m'y prends pour décrire. Suite à une consigne de Pierre, je reprends mes premières notations sur la structure temporelle pour repérer « *presque TOUT de comment je vise à vide, du dialogue entre la synthèse passive et moi, de ce qui veut émerger à un moment donné* » avec, dans la marge, ce que je souhaite reprendre et explorer, notamment des saillances, comme « *la certitude pas encore travaillée* ». Le mot *dialogue* me semble étrange, peut-être ne rend-t-il pas compte de ce qui se passe lorsque je suis lors d'une visée à vide dans laquelle je me laisse choisir, mais c'est celui que j'ai écrit ce jour-là. Il me trouble aujourd'hui, puisque je ne trouve pas de traces écrites de ce qui serait un dialogue entre moi en attente et les intentions éveillantes. Par contre, je me sens à l'aise dans la référence permanente à la structure temporelle que je

⁶ Tout ce qui est en italique provient des écrits pendant le temps du stage de décembre.

⁷ J'écris B ici par convention, en référence au rôle désigné en explicitation. Cela ne définit pas que B, pour moi, fonctionne comme un intervieweur externe. Il y a lieu d'explorer plus finement cet accompagnement au-delà de la prise en compte unique des formulations.

contrôle tranquillement a posteriori. (Vermerch, 2007). Je continue le dessin du vécu de la visée à vide.

Sur les relances

Les relances ne sont pas toutes formulées de la même façon. Il y a celles qui soutiennent le flux et que je remarque seulement à la relecture : « *Il ne vient rien. Seulement ces volutes qui remontent. Attends. Quand je me dis attends, il y a comme quelque chose qui devient plus calme en moi.* »

Il y a des relances qui paraissent invisibles « *J'ai arrêté le laisser venir pour noter. Je le reprends. Quand je reprends la position...* » C'est la position du laisser venir, familière, qui paraît concentrer à la fois l'acte et la demande et qui me met, cette fois-là, au tout début de la visée à vide. Comme cela me surprend, je m'attendais à me retrouver au moment où le flux avait été arrêté, une formulation explicite apparaît : « *Ce que je te propose, c'est de laisser revenir le moment où les volutes arrivent* ». Dès que la reprise de la position ne me met pas en contact avec le flux là où j'en étais restée avant l'interruption, je formule une demande.

De même lorsque je souhaite revenir sur un moment particulier pour approfondir un blanc. « *Je me propose de revenir au moment où les volutes sont là, qu'elles s'approchent de mon visage, juste un peu avant que Mojgan apparaisse, là où tu veux, tranquille, l'endroit qui te va bien.* » Ce que je trouve intéressant dans ce passage, c'est le glissement entre la décision (Moi chercheuse qui souhaite décrire le déroulement de la visée à vide à un moment précis) et le Moi B qui prend le relais.

Il y a aussi de longues lignes d'écriture où n'apparaît aucune relance explicite. Trente-sept lignes sans soulignement dans la première auto-explicitation. Pourtant, en reprenant certains passages, je les repère au fait que j'ai laissé une ligne vierge entre les paragraphes, je m'aperçois en V2 que ce sont des moments pendant lesquels je reste en attente. « *.... je ne sais comment dire...* ». Là, il y a comme une disposition intérieure de l'attendre, le mot « attends » n'est pas formulé.

Il y a aussi d'autres relances dont je cherche la formulation pour répondre à une intention précise, notamment lorsque je décide de repérer les co-identités après les relectures : « *Comment m'y prendre ? Le mieux, c'est de relire et de me demander qui se trouve là.* »

Q. Ok. Mais qui relit ?

R. La Mireille chercheuse.

Je teste donc la stratégie. Ligne 7, j'avais noté de vérifier le critère de ce que je reconnais comme rapide puisque, en ligne 8 une relance arrive, « *Attends* », et que je constate « *Cela veut dire que quelqu'un a senti la précipitation : Qui ?* »

À mon premier essai de relecture, des lignes 7 et 8 et de la question Qui ? c'est le bide. Il ne vient rien. D'ailleurs, je ne suis même pas en contact avec mon expérience. Je constate : « *Cela ne suffit pas de relire pour chercher. Une fois que je suis dans le flux, je peux écrire tout ce qui vient sans intervention. Mais si je veux chercher quelque chose de particulier, je suis obligée de me demander...* Et là, pour les co-identités, ma demande est très explicite !

« *Alors, Mireille, si ça te convient, ce que je te propose, c'est la Mireille chercheuse qui te le demande, c'est de laisser revenir ce qui s'est passé hier, pendant que tu étais dans la visée à vide. Ce que nous allons faire, c'est, pendant que tu es dans la visée à vide, pendant que la visée à vide est là, je te demande qui se trouve là pendant qu'il se passe ce qu'il se passe. Tu es d'accord ? Ça te convient ?* »

Pendant que la Mireille chercheuse parle, je sens qu'il y a des vibrations en moi et quelque chose de moi acquiesce, ça se met au travail car je prends la position pour laisser venir cette visée à vide. »

Sur les co-identités

Je n'ai pas encore investigué complètement le versant de la multiplicité des moi. Je ne vais donc pas présenter un inventaire des co-identités présentes car j'estime seulement avoir commencé l'exploration. Ce que je me propose de présenter, ce sont mes premiers constats sur l'ego en jeu dans l'auto-explicitation. Que le contenu de l'expérience soit une visée à vide convoque peut-être autrement ces figures. Ce que je constate, c'est que, pour repérer les co-identités, il m'est nécessaire de me poser un autre contrat de travail, d'être très explicite sur la manière de procéder, de mentionner très clairement qui demande dans quelles intentions mais sans préjuger de qui va répondre. « *Quelque chose de moi acquiesce, ça se met au travail ...* » De qui s'agit-il ? Lorsque je suis revenue sur ce moment bien plus tard, en mai, je distingue le *quelque chose de moi* qui est une sorte d'aventureuse et qui m'entraîne, du « *ça se met au travail* ». Je n'ai pas d'autre nom pour désigner le *ça* que les puissances dormantes, des forces en moi qui ne demandent qu'à s'éveiller et qui, il me semble, y sont pour

quelque chose dans mon acceptation à me laisser choisir lors des recherches de situations à expliciter (Snoeckx, 2005). J'ai été étonnée d'avoir si vite obtenu l'adhésion., ayant constaté dans d'autres recherches à St Eble, celles de 2006 notamment, que je négocie beaucoup avec moi-même. Sans doute, faut-il vérifier la négociation en amont, non pas après la formulation, mais pendant celle-ci, voire au moment de la décision lorsque je cherche une manière de procéder.

Ok. Mais qui relit ? Lorsque je reviens sur ce moment, celle qui surgit, qui répond *Ok*, c'est l'organisatrice qui tient à vérifier que la procédure est en place, mais il n'y a pas de négociation avec d'autres moi, notamment celles qui répondraient... De même, il y a à distinguer les co-identités présentes au moment de l'expérience de la visée à vide et les co-identités en accord avec le travail en V2. C'est donc une archéologie très minutieuse qu'il s'agit d'entreprendre. Si je reste sur la question de la négociation, pendant la formulation longue et réitérée, « *je sens qu'il y a des vibrations en moi et quelque chose de moi acquiesce, ça se met au travail car je prends la position pour laisser venir cette visée à vide.* », et, quand je contacte longuement ce moment, les vibrations viennent des puissances dormantes, des forces qui tentent de se faire un chemin, qui rencontrent l'aventureuse, mais aussi une disposition intérieure d'être disponible, une disposition d'accueil et de tranquillité. Il y a harmonie parce que j'ai confiance.

Si j'ai confiance, c'est que tout au long de l'accompagnement, j'ai le sentiment d'une autorité bienveillante, peut-être est-ce ce que Pierre appelle le témoin, mot qui ne me convient pas pour désigner cette présence. Je nommerai cette figure, dans la tonalité dans laquelle je la vis, un ange gardien. Il sait tout ce qui se passe et il est garant de ma sécurité. Il y a donc pour moi à explorer encore cette disposition intérieure et à continuer le travail, pour mieux comprendre quels sont les enjeux de l'auto-explicitation. Je suis, à mon avis, aux débuts des distinctions à effectuer pour comprendre le fonctionnement de la démarche. Actuellement, pour l'accompagnement, je me focalise sur les passages, les lignes blanches entre les paragraphes, mais aussi sur tous les critères corporels qui apparaissent : par exemple, « *Il y a un point noué au creux du plexus, comme une tension devant ce qui va venir* » qui me semble une bascule dans l'accès à la

situation.

Ce qui est très important pour moi, c'est le confort de pouvoir revenir pour approfondir au rythme qui me convient

Les effets des postures narratives

Les postures narratives me sont aussi familières. Je les avais utilisées pour moi-même, plus particulièrement le *Tu* (2001), lorsque j'éprouvais de la difficulté à écrire à propos de l'évaluation que j'assumais dans un module de formation. Régulièrement, j'ai proposé ce procédé à des étudiantes en accompagnement de mémoires. Le stage me permet de nouveau de me relier avec mon histoire professionnelle.

Je donnerai juste quelques remarques de ce vécu des postures narratives. D'abord l'importance des contraintes et du cadre pour écrire en *Elle*, *Tu*, avec le prénom : contrainte temporelle, choix de la thématique, cadre d'écriture en trios et avec partage des écritures si nous en étions d'accord. Je retrouve des propositions de travail identiques soit dans les approches dans les Ateliers d'écriture, soit dans le développement personnel, comme, par exemple, le Journal créatif (Jobin, 2002). C'est donc avec un immense plaisir et une grande concentration que je me suis lancée dans la tâche. Je relèverai la facilitation à écrire dans les trois postures narratives et l'effet de littérature que provoque l'usage du pronom *Elle*, effet que je connais. C'est aussi la description la plus longue des trois postures. L'usage du pronom *Elle* manifeste immédiatement une distanciation, il y a projection de soi comme en extériorité, avec du coup, une aisance à pouvoir décrire. Pour moi, c'est comme une scène que je regarde, une scène un peu particulière car je reste en contact intime avec les idées, les sensations, les sentiments, surtout le sentiment de justesse de l'expérience. Mais, ce qui s'est écrit est avant tout une suite d'actes avec une tonalité de vigilance à ne pas être en retard, tonalité qui va être une constante dans les trois textes. Ce qui est m'a paru aussi très étonnant, c'est que les trois textes, de plus en plus courts au vu du temps qui me restait à disposition, ont chacun une cohérence interne forte et se terminent, comme si quelqu'un sélectionnait les moments à décrire en fonction du temps d'écriture.

Avec le *prénom* apparaît l'émergence d'une figure, celle de l'enfant. D'ailleurs, lorsque je lis le texte à haute voix, la tonalité de la voix est celle d'une petite fille sans que je m'en rende compte, ce que mes compagnons mettent

en évidence. L'événement, banal, est présenté dans une dramaturgie enfantine de quelque chose qui réveille des peurs enfouies.

Quant au *Tu*, l'approche est très directe, comme si c'était quelqu'un de très proche de moi, qui me décrit ce qui se passe pour moi. Les phrases sont courtes, efficaces, précises.

Il me semble que ce travail avec les postures narratives provoque en moi de nombreuses questions qui m'intéressent ces dernières années. Comment se fait-il qu'il y ait de la cohérence dans les choix qui semblent s'effectuer à l'insu de mon plein gré ? Je n'ai pas réfléchi à ce que j'allais écrire. J'ai écrit ce qui venait en commençant par l'une des trois postures. Je ne choisis pas une situation. J'attends qu'une situation se présente. À chaque fois, ce qui surgit prend sens dans la mouvance de ma vie. Je teste en ce moment des propositions du Journal créatif qui combinent art et postures narratives. Vécu expérientiel et vécu imaginaire, et, ce que je constate, c'est la puissance d'accès à soi, même pour les personnes qui éprouvent des difficultés à entrer en évocation. Il me semble que ce sont des pistes intéressantes pour contourner des résistances, mais surtout pour faire goûter la position d'incarnation, porte d'entrée de l'explicitation.

13 mai 2007

Jobin A-M., (2002), *Le Journal créatif, À la rencontre de Soi par l'art et l'écriture*, Ed. du Roseau, Montréal

Snoeckx M., (2001), *Tu est Je ou comment un procédé d'écriture autorise...*, *Expliciter* n°42, décembre 2001, 34-39

Snoeckx M., (2005), *Autoportrait d'une co-chercheuse à St Eble* *Expliciter* n°42, décembre 2005, 34-39

Vermersch P., (2007), *Bases de l'auto-explicitation (1)*, *Expliciter* n°69, décembre mars 2007, 1-31



Compte rendu de la 2^{ème} journée d'études Antenne Suisse Explicitation

Le 10 mars dernier a eu lieu dans les locaux de l'université de Genève, la deuxième journée d'études d'Antenne Suisse Explicitation sous la houlette de Vittoria Cesari et Karin Leresche Boulliane. Mireille Snoeckx avait également participé à son organisation et à sa planification.

Les thèmes annoncés pour la journée portaient sur le contrat de communication et l'intersubjectivité.

Après quelques désistements de dernière minute, 4 personnes y ont finalement participé en plus des animateurs (cf portraits ci-dessous).

Malgré sa petite taille, le groupe a fait preuve d'un dynamisme stimulant ! La journée s'est articulée autour du texte de Pierre Vermersch *Eveil des ressouvenirs et intersubjectivité* (Ste Eble 2004, *Expliciter* n°56) dont la lecture avait été proposée aux participants avant la rencontre de samedi. Une discussion autour de cet article était prévue pour le matin : Vittoria en a proposé une synthèse qui a été suivie de discussions. Les échanges ont principalement porté sur une dimension peu explorée du texte à savoir le rapport qu'entretient B avec le vécu de A au moment où ce dernier l'explique et le déploie.

Alors que nous avions prévu de travailler l'après-midi suivant un dispositif proche de celui exposé dans l'article (Ste Eble 2004), nous avons préféré suivre l'impulsion du groupe et avons proposé aux participants d'expérimenter dans des entretiens les principaux points discutés le matin.

Dispositif proposé pour l'après-midi :

2 cas de figures ont été envisagés pour la consigne de départ:

1. A et B se connaissent
2. A et B ne se connaissent pas

A et B, qu'ils se connaissent ou non, se mettent d'accord sur l'information que A souhaite obtenir au travers de l'entretien. Chaque dyade expérimente le rôle de A et de B puis se pose les questions suivantes après avoir été B (proposition d'un bref moment d'écriture) :

-Si je recontacte mon expérience de B, qu'est-ce que ça me faisait d'entendre les paroles de A ?

-Comment je m'y suis pris pour relancer A

alors que je ne connais pas son vécu ?

-Comment mon identité a-t-elle été touchée ?

-Comment je pensais que je m'y serais pris à la place de A ?

Le feed-back a permis de mettre en exergue les points suivants :

- Une autre variable est à prendre en compte par rapport aux 2 cas de figures évoqués dans la consigne de départ, à savoir la connaissance préalable que B a du domaine d'activités explicite par A qu'il connaisse ou non A.

- Il importe que A et B se mettent d'accord sur les buts de départ de A avant de commencer l'entretien.

- Une vigilance particulière est à accorder au cadre et au contrat de communication et ceci d'autant plus lorsque A et B se connaissent bien!

- La structure de l'action reste un repère important pour B, il peut y avoir recours dans les moments où il perd le fil de l'explicitation de A.

En conclusion, cette journée a non seulement offert l'occasion aux participants d'expérimenter les techniques de l'explicitation mais également de reprendre et de rediscuter certains aspects essentiels de cette approche.

La proposition de lecture de textes issus du GREX nous paraît également essentielle pour approfondir la connaissance de l'explicitation.

La prochaine journée d'études est prévue le 10 novembre 2007 à Genève (www.explicitation.ch).

Karin Leresche Boulliane

Brefs portraits des participants

Benoît Lenzen, chargé d'enseignement à l'Institut des Sciences du Mouvement et de la Médecine du Sport (ISMMS), Université de Genève.

J'ai utilisé l'entretien d'explicitation dans le cadre d'un doctorat en éducation physique à l'Université de Liège (Belgique). Titre de la recherche : Analyse de la relation entraîneur-sportif. La rationalité des acteurs : études de cas. J'avais d'ailleurs « commis » un article à ce sujet dans le n° 51 – septembre 2003 d'Explicititer. Désormais responsable des enseignements en pédagogie et didactique des activités physiques et sportives (APS) à l'ISMMS, je projette d'utiliser l'entretien d'explicitation lors d'analyses de pratique avec les étudiant(e)s stagiaires. Chargé de développer des

recherches dans le champ de l'intervention en APS, j'envisage également d'utiliser l'entretien d'explicitation dans un projet visant à intégrer certaines APS dans des programmes de remédiation cognitive destinés à des enfants en difficulté familiale et scolaire, et à en évaluer les effets.

Corinne Charmillot et Muriel Beer, formatrices-accompagnantes dans le cadre de l'introduction à la profession d'enseignant.

Nous nous efforçons d'utiliser l'entretien d'explicitation à la suite d'une observation réalisée en classe auprès d'enseignants nouvellement engagés dans l'enseignement primaire genevois. En effet, le formateur voit...tout, mais pas ce qui se passe dans la tête de l'enseignant. Le formateur doit alors laisser de côté le regard qu'il a porté sur la situation observée pour se mettre à l'écoute de l'autre et lui permettre de comprendre ses choix et ses gestes professionnels.

Corinne Divorine, infirmière, licenciée en science de l'éducation, mention formatrice d'adulte, coordinatrice de formation aux hôpitaux universitaires de Genève.

J'utilise l'explicitation auprès de professionnels effectuant une formation post grade dans le domaine de la santé. Je travaille en individuel ou avec des groupes en analyse de pratique

professionnelle et approche biographique. Pour compléter ma formation en explicitation, j'ai partagé des moments d'explicitation avec Karin Leresche et j'ai pratiqué avec certaines collègues enseignantes. Avec ces dernières, le moment le plus propice que nous avons trouvé, c'est lors de la pause de midi : une heure de marche sans être dérangées pour un peu plus de 6 km parcourus. Il nous a semblé que la marche était propice à la réflexion et à l'évocation. Maintenant quand une question pédagogique nous taraude, nous prenons nos agendas et fixons un moment de marche.

Vittoria Cesari Lusso et Karin Leresche Boulliane : cf site www.Explicitation.ch

Écriture professionnelle et explicitation

Autobiographie professionnelle en formation

Mireille Snoeckx

Membre GREX, Présidente d'Antenne Suisse Explicitation

Autobiographie professionnelle et histoire de vie⁸⁹

L'autobiographie professionnelle s'inscrit dans un cadre plus large des écritures de soi en formation, notamment le récit de vie, avec, en horizon, le postulat que l'injonction à se dire s'organise autour de visées éthiques et pédagogiques. « Dans cette dimension, le soi ne se borne plus à décliner son identité mais dévoile quelque chose de son historicité, quelquefois même jusqu'en formulant un « me voici » qui exprime le don, l'aide, la promesse ou la responsabilité, actes qui engagent cette fois son « *ipséité* », c'est-à-dire un certain rapport du sujet à lui-même dans le temps. Enfin, le souci de l'intérêt émancipatoire se fait jour dans les récits de soi où le sujet cherche à comprendre son histoire, le sens de ce qu'il a fait ou de ce qui lui arrive, pour faire le bilan ou s'ouvrir à d'autres possibilités de vie. Cette dimension sera pleinement assumée quand le sujet prendra en charge le « *deviens ce que tu es* » du *Bildungsroman* en se distanciant des illusions ou des aliénations qui peuvent jaloner son histoire. » (M. Favre, 2004, X, XI).

Qu'est-ce que chercher à comprendre son histoire ?

« Que font les hommes quand ils racontent leur vie ? Ils oeuvrent à eux-mêmes sous la tension d'une double visée : celle de la pose et celle de la quête, de l'arrêt et du mouvement, de la halte et du voyage.

L'acte inaugural de l'histoire de vie répond au

⁸ L'explicitation comme posture de vie me sert d'horizon (la visée émancipatrice), de cadre théorique (la psychophénoménologie), de méthode d'investigation (le questionnement pour l'autre), d'éthique de la relation (cadre constructuel, accompagnement).

⁹ Ce texte s'inscrit dans une démarche de formation de formateurs d'enseignants, engagés dans un projet de mise en place, dans leurs institutions respectives, de portfolios visant une pratique réflexive. Au cours de ce module de deux jours, j'ai orienté le travail sur les caractéristiques et les dispositifs d'accompagnement d'une écriture réflexive.

besoin de se donner une image construite et arrêtée de soi-même à un instant de la vie : tel est le sens de l'*ensemble structuré de la vie* (*Lebenszusammenhang*) chez W. Dilthey ou de l'*unité narrative de la vie* chez P. Ricoeur. Dans cette *pose* de moi-même, où je suis à la fois le photographe et son modèle, je *me* saisis, je *me* comprends, au sens français de je *me prends-ensemble* ou au sens allemand de je *me tiens-debout-ensemble* (*sich verstehen*). Cette *com-préhension*, nous l'avons dit est herméneutique, parce qu'elle me fait considérer et interpréter chacune des composantes de la vie racontée dans la perspective d'une totalité projetée, celle de mon histoire et de la figure du *Je* qu'elle construit.

Mais cette saisie de soi-même n'est jamais définitive, cette compréhension jamais close. L'histoire de vie est toujours à *faire*, elle est toujours devant soi. La forme qu'elle produit est toujours guettée sans cesse par l'éphémère et le transitoire. Dans l'impossibilité qu'il éprouve de coïncider avec son histoire *faite*, le sujet fait l'expérience d'une séparation constitutive, celle de la relation que le *Je* entretient avec lui-même au regard de sa temporalité. L'histoire de vie est marquée par un perpétuel inachèvement, au double sens où elle ne peut avoir de terme que dans la mort et où elle échappe sans cesse à la forme provisoire en laquelle le langage d'un instant tente de l'assigner. Dans l'histoire de vie, le sujet poursuit l'accomplissement jamais atteint d'un désir de soi-même, une quête de soi qu'aucune *identité narrative* ne peut satisfaire. » (C. Delory-Momberger, 2004, pp. 273-274).

Si chercher à comprendre son histoire, c'est entrer dans un dévoilement, c'est tenter l'articulation entre l'arrêt sur image et le mouvement du projet dans un perpétuel inachèvement, en formation, notamment certifiante, cette visée entraîne des questions fondamentalement éthiques¹⁰ que je poserai en ces termes :

¹⁰ Un questionnement éthique s'impose en ce qui concerne les histoires de vie et ses déclinaisons (autobiographies professionnelles, autobiographies

Quelle légitimité à demander un tel récit ?
 Quel cadre contractuel définir et comment le définir ?
 Quels dispositifs mettre en place pour garantir un espace de sécurité pour le Je ?
 Quels enjeux pour la formation ?

Autobiographie professionnelle et éthique de la relation

S'il y a une légitimité à l'injonction à se dire dans un cadre institutionnel, elle ne peut être qu'orientée vers l'autre, le sujet en formation. Elle définit les enjeux de l'écriture en tant que processus permettant à la personne **elle-même** de comprendre sa formation, comprendre sa place, se comprendre dans le monde et avec les autres. L'autobiographie professionnelle ne peut être qu'une *appropriation de soi par soi*. Pour autant, elle n'est pas nécessairement une posture solitaire. Bien au contraire. La lecture questionnante du récit, *s'exposer au texte*, est une lecture par le sujet/auteur mais dans un contexte social et socialisé, dans le cadre de règles qui favorisent, provoquent la distanciation. En cela, l'autobiographie professionnelle est toujours un texte adressé à un autre, à d'autres, à un collectif.

Ce constat de l'**adressage** conduit à définir un cadre contractuel dans lequel les concepts de *partage* et de *réciprocité* éclairent la démarche de travail et dessinent ainsi la place du formateur. Il est celui qui autorise, qui structure, qui garantit l'écoute, le fonctionnement, le déroulement, les possibles potentiels, les synthèses. Ainsi, vont alterner les moments individuels (écriture du récit) et les moments collectifs (partage des récits dans le groupe) ; mais il est possible aussi d'envisager un travail à deux d'abord, récit oral à un pair qui va l'enregistrer, le transcrire et réciproquement, puis un travail en groupe.

Pour garantir l'espace de sécurité du Je, il est indispensable que le **contrat** posé soit clair, que les différentes phases soient délimitées et que la personne sache qui va lire, qui va être concerné par le récit, comment le récit va être présenté au groupe. Il me semble important que les interlocuteurs soient clairement identifiable et identifiés nommément : *Je* sait avec qui il va travailler, échanger, réfléchir ; des

scolaires, entre autres), mais aussi dans toutes les formes de l'écriture réflexive (récit de pratique, incident critique, protocole d'entretien, enregistrement de pratiques), étant entendu, qu'il s'agit d'écritures de soi, sur soi, sur ce que le soi a dit ou fait.

échanges en groupe (séminaires) me paraissent indispensables dans la perspective d'une interaction qui ne s'effectue pas seulement sur et avec les mots, mais qui ouvre sur la dimension globale de la personne. Bien entendu, dans l'écriture du parcours professionnel, *Je* sélectionne ce qui lui paraît judicieux pour comprendre le cheminement qui est le sien. Il est cependant important de se rappeler que nos actes nous sont plus ou moins opaques à nous-mêmes et que la nécessité du questionnement par autrui va contribuer aux différentes prises de conscience que le récit va susciter.

Autobiographie professionnelle en formation

C'est principalement dans le champ du bilan de compétences et de la formation des adultes que l'autobiographie professionnelle est la plupart du temps proposée. J'en profite pour donner une définition qui me convient : *cette autobiographie est dite professionnelle parce qu'elle est orientée vers le champ de la formation ou de la profession*. Je la différencie des biographies thérapeutiques ou de développement personnel. Le partage entre ces deux aspects n'est pas étanche, bien entendu, mais le cadre de travail est clairement orienté pour moi vers des perspectives de compréhension de soi dans la dimension sociale et singulière de la personne au travail, notamment lorsqu'elle entre en formation pour un changement de métier ou un approfondissement en formation continue. Les jeunes adultes sortant de leurs études de base et commençant une formation professionnelle font partie de la catégorie de personnes susceptibles d'être concernées par ce que j'appelle autobiographie professionnelle. L'expérience du *métier d'élève* influence l'entrée en formation, configure des caractéristiques de socialisation qui peuvent se rejouer dans l'exercice d'une profession, participer aux composantes des mondes professionnels, et en cela, les expériences scolaires et familiales, considérées par les sociologues comme structurant la socialisation première (Dubar (1991), Montandon (1997)) sont à prendre en compte sous le vocable autobiographie professionnelle. Ainsi, les perspectives d'écriture, de réécriture, de retour sur ses expériences, sont à envisager en lien avec le projet professionnel, à la fois dans *une recherche du semblable et du permanent* et dans *une mise en évidence des changements et des transformations*, dans les rapports de la personne à la formation, notamment dans une mise en question de ses modes

d'apprentissage, de ses manières de faire et dans une prise de conscience des stratégies identitaires qu'elle privilégie (Camilleri, 1999, Snoeckx, 2000 b, 2006).

Modes d'emploi ou itinéraires d'appropriation de soi

Il y a mille et une façons d'écrire une autobiographie professionnelle, mille et une façons d'en jouer, mille et une façon d'en apprivoiser les composantes, mille et une façons d'en faire un savoir de soi, un savoir pour soi. Les pistes proposées sont donc à prendre pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des potentialités, des possibles, seules les étapes¹¹ constituent un cadre qui facilite le cheminement.

Je vous propose un découpage en trois temps en indiquant les variations possibles à l'intérieur de ces temps : *Présentation et négociation du cadre* ; *Elaboration du récit* ; *Synthèses*.

Présentation et négociation du cadre

Le contexte va être déterminant au cours de ce premier temps ainsi que les intentions du formateur : s'agit-il de permettre à la personne de faire le point sur sa vie afin d'élaborer un projet de formation ? de se positionner au début d'une formation ? de comprendre ses forces et ses fragilités ? de participer à une recherche sur les processus d'apprentissage ? de comprendre ses choix professionnels et de repérer ses compétences ?

Qui va lire l'autobiographie ? le formateur ? le groupe ? Tout ou des parties de celle-ci ?

Comment sera élaboré le récit ? Quelles seront les échéances ? les étapes ? le fonctionnement ? la place du formateur ? l'évaluation ?

La première séance va permettre de poser ce cadre de travail, de répondre aux interrogations des participants, de modifier le contrat préala-

ble si besoin est ; un document écrit me paraît indispensable pour s'y référer lors du processus de formation. Même si tout semble précis et clair au départ, il y aura peut-être des réajustements à effectuer au cours du temps, des points à reprendre ...

Elaboration du récit

1. Entrée directe dans l'écriture

À partir de consignes, écriture de son autobiographie professionnelle, soit dans sa globalité, soit dans des « moments »¹² considérés comme significatifs pour la personne. Pour rappel, la proposition « *Autobiographie professionnelle* » dans le cadre de la formation des référent-e-s : *Choisissez trois moments de votre vie professionnelle qui sont, pour vous, des expériences significatives de votre métier de formateur, de formatrice ; Racontez ce qui s'est passé pour vous dans votre vie professionnelle et qui vous a conduit à être formateur, formatrice aujourd'hui ; Votre autoportrait actuel comme formateur, formatrice. »*

Que vous pouvez transformer pour le portfolio des étudiants futurs enseignants : *Choisissez trois moments de votre vie scolaire et/ou professionnelle qui sont, pour vous, des expériences significatives de votre futur métier d'enseignant-e ; Racontez ce qui s'est passé pour vous dans votre vie scolaire et/ou professionnelle et qui vous a conduit à vouloir devenir enseignant-e aujourd'hui. ; Votre autoportrait actuel comme étudiant-e.*

Ou encore,

Trois moments de votre vie scolaire et/ou professionnelle et sociale qui vous paraissent significatifs de votre souhait d'être enseignant-e ; Votre autoportrait en tant qu'élève (choisissez l'ordre d'enseignement auquel vous vous destinez) ; Un moment de votre scolarité que vous considérez comme significatif de votre manière d'apprendre ; Un ou deux moments de votre scolarité que vous considérez comme

¹¹ En ce qui concerne les étapes, différents modèles sont possibles, qu'elles soient de cinq étapes (G. De Villers), de trois phases (G. Pineau), de neuf chez Courtois Bonvalot ou de quatre chez P. Dominicé, pour ne citer que les « fondateurs du mouvement Histoire de vie » (C.Josso. 1991), ce qui souligne la diversité des manières de faire et de découper le processus en cours ; à souligner cependant un mouvement commun qui va de la présentation et la constitution du cadre (contrat, dispositifs, contextes, temporalité et rythmes des séances) au travail de synthèse interprétative (modalités différentes de retours, de partage, de re-élaboration) en passant par la réalisation du récit. Autre constante, l'accent sur l'auteur/interprétant à partir d'une multiréférentialité et l'interactivité avec un groupe.

¹² En histoire de vie, et « selon Rémi Hess, le *moment* se définit comme un espace-temps intérieur que le sujet construit sur la base de son expérience et qui, identifiant et singularisant tel ou tel domaine de son existence, lui permet de reconnaître, d'investir et de s'appropriier chaque situation nouvelle dans une configuration d'habitus, d'affects, de relations qui lui est propre. » (Delory-Momberger, opus cité, p.262, 263). J'emploie le terme *moment* dans l'acceptation de la démarche d'explicitation, comme un épisode singulier, défini dans le temps, qui fait partie d'un domaine de l'existence du sujet. (Faingold N., 2001)

important pour comprendre un ou plusieurs rôles de l'enseignant-e ; Trois moments pendant le stage au cours desquels vous avez eu le sentiment d'être dans votre identité d'enseignant-e...

Il est à souligner que les moments biographiques peuvent s'effectuer tout au long de la formation dans le cadre d'un portfolio. Les consignes sur le versant biographique sont possibles, compte tenu de l'inachèvement et des changements (ou non) qui s'effectuent pour la personne. L'intérêt, c'est de régulièrement faire le point, soit en groupe, soit individuellement, soit avec le formateur, et de pouvoir se situer en cours et en fin de formation.

2. Passage par l'oralité, avant l'entrée en écriture individuelle

Deux options, entre autres possibles :

En trios, les personnes sont invités à renouer avec leurs souvenirs scolaires et à partager ce qui s'est passé pour eux dans leur vie scolaire et/ou professionnelle en regard de leur projet professionnel d'enseignant-e. Cela leur permet de tester la compréhension de leur récit et la dimension de l'adressage¹³. À la fin de la

¹³ Lorsque le sujet est invité à produire un récit, il s'agit pour lui de choisir, dans un répertoire potentiel de vécus, un certain nombre de paramètres pour communiquer quelque chose à quelqu'un. Selon Fayol (1985), au moins trois paramètres sont nécessaires : un événement-référent objet de la narration, **une audience réelle ou virtuelle**, une situation d'énonciation définie par les lieu, moment et interlocuteur. La notion d'événement requiert attention. Elle configure la possibilité même de *faire-récit*. En effet, les études linguistiques relèvent que si les sujets reconnaissent comme événements ce qui se révèle suffisamment informatif ou inattendu (donc différenciés de déroulements banals), c'est le **destinataire**, du moins la représentation que s'en fait l'auteur qui donne à tel ou tel fait la qualification ou non d'événement. Cette sélection ne dépend donc pas seulement d'un fait, « *ni de l'individu isolé mais de la situation de communication telle qu'il se la représente (et non nécessairement telle qu'elle est) à un certain moment, en un certain lieu, face à un certain interlocuteur, c'est-à-dire dans une situation d'énonciation définie.* » (opus cité, p.131). À l'oral, c'est l'intérêt de l'auditeur, voire du public, qui va soutenir le récit et produire la mise en scène de l'événement par des moyens spécifiques ; le *rapport à l'autre* est déterminant dans le choix du récit, son ordonnancement, le script ; le *rapport à soi* se situe plus dans l'ordre de la régulation et de la maîtrise entre les effets produits sur l'autre et les résonances de présentation de soi (Snoeckx,

séance, chaque participant est invité à écrire et développer cette consigne *des souvenirs scolaires en regard de leur projet professionnel d'enseignant-e*.

En duo et avec la même consigne, chaque personne raconte à l'autre qui enregistre ce qui se dit (le récit, les échanges). À partir des enregistrements, écriture du récit, soit par la personne qui a raconté, soit par celle qui a écouté.

Il est possible aussi de proposer des alternatives dans le style d'écriture : lettre qui s'adresse à une personne connue de l'écrivain ou à un autre étudiant, bilan adressé à elle-même ; même dans le second cas, il est possible de s'adresser à soi-même en tu ou en il si cela facilite le passage à l'écrit. (Snoeckx, 2001 b.)

Synthèses

L'étape est indiquée au pluriel, d'abord parce qu'il n'est pas question de synthèse totalisante qui dirait tout sur *Je* et aussi parce que, ce qui est formateur, ce sont les retours successifs, les différents regards portés sur cet écrit, ces écrits à propos de soi. Dans cette optique, je propose des tentatives de synthèses avec l'écriture qui peuvent être, soit des *réécritures* de morceaux de la biographie (plutôt avec les consignes moments, mais possible aussi sur l'ensemble de celle-ci), soit des *écrits complémentaires*, prolongements de la réflexion provoquée par les relectures et le questionnement (ces compléments sont datés pour l'historicité et le mouvement de la pensée sur soi et constituent la trace du cheminement) ou prolongements sur des thématiques ciblées, à choix pour la personne.

Je préfère privilégier la piste *écrits complémentaires* en ce qui concerne les autobiographies, parce que le questionnement, selon moi, provoque, plus facilement, une mobilisation potentielle, une mise en disponibilité de l'acte de relecture, acte souvent perçu négativement.

Ces *synthèses* s'effectuent alternativement en groupe et en individuel. Le travail en trios expérimenté entre nous¹⁴ est une illustration d'un dispositif de retour qui convient aux consignes qui se fondent sur des moments. Que ce soit en groupe ou individuellement, des consignes sont indispensables pour mettre en mouvement la pensée en orientant l'attention du lecteur sur certains aspects de son autobiographie profes-

2001a.).

¹⁴ Dispositif expérimenté : « Travail autour de nos récits de pratique ».

sionnelle et/ou de formation. Il n'y a aucune hiérarchisation dans les consignes que je vais formuler, il s'agit plutôt de prendre les propositions comme des pistes de réflexion et de travail, de les confronter aux objectifs poursuivis en tant que formateur, de ne pas vouloir à tout prix rechercher l'exhaustivité, de penser en termes de *différenciation* des approches pour les étudiants, les professionnels.

1. Une piste inventaire

Relever ce qui est présent du passé dans l'inventaire considéré comme marquant et questionner leurs répercussions, les échos sur aujourd'hui en termes de compétences, obstacles et idéal ;

Interroger les continuités/discontinuités, les passages ;

Repérer les dynamiques (rapports entre individuel et collectif, rapports du sujet à ses cultures d'appartenances, milieu familial, socio-culturel, mais aussi rapport entre soi et soi) ;

Identifier les apprentissages et les compétences .

En ce qui concerne les *dynamiques*, C. Josso (1991, p. 214 et suivantes) en relève trois qui se trouvent présentes avec des intensités différentes dans les biographies : *Autonomisation/conformisation ; Responsabilisation/dépendance ; Intériorité/extériorité.*

Elle indique aussi différents aspects à questionner dans le cadre de ces trois dynamiques, par exemple, à l'égard de sa famille d'origine, à l'égard des contraintes sociales, à l'égard des modes de styles de vie, à l'égard de systèmes de pensée, à l'égard de représentations de soi-même et d'autrui, à l'égard d'engagements sociaux-politiques éventuels¹⁵.

Quant aux *domaines d'apprentissage*, l'auteure insiste pour en montrer la diversité, la complexité, l'inachèvement et la mise en jeu perpétuelle : « Ainsi, tout ce que nous faisons avec nous-même, avec autrui, avec des objets, avec l'environnement naturel, a exigé de nous un processus d'apprentissage, autrement dit a exigé que nous sachions mobiliser des attributs physiques et psychiques, découvrir des propriétés aux objets et l'environnement, nous rendre sensibles aux qualités d'autrui, afin que l'articulation entre le sujet et la médiation qu'il utilise permette la réussite de l'activité. » (opus cité, p. 209).

¹⁵ J'ai choisi de moduler certaines des formulations de l'auteure. J'en assume la responsabilité.

Là aussi, il sera possible de lister des champs d'apprentissages , apprentissages *instrumentaux* aussi bien l'usage des objets que l'apprentissage des procédures et des procédés ; apprentissages *relationnels* ; apprentissages *psycho-somatiques* (relatifs au corps) ; apprentissages *réflexifs* qu'il soient pragmatiques ou critiques (Comment est-ce que je sais que...) qui permettent de repérer les **acquis** déjà présents dans certains contextes et de les mettre en regard avec le référentiel de la formation et/ou de la profession. Il est important de distinguer les acquis que la personne peut utiliser comme ressources, des acquis qui peuvent freiner ou bloquer.

Les acquis sont repérables sous quatre formes (Josso, Muller, Pfister, 1999) : « En terme *d'idées ou de représentations* que nous avons sur nous-mêmes, sur les autres, sur les groupes, les organisations, la société et sur la vie ; En terme *de sentiments ou d'émotions* en lien avec certains genres de personnes ou certains genres de situations ; En terme *de comportements* en certaines circonstances, avec certains genres de personnes ou de situations ; En terme *de savoir-faire avec soi-même*, avec les autres, avec les objets (instruments, machines) et les procédures ou procédés, avec les situations. » (article cité, p. 86)

Les consignes de relectures peuvent être formulées à partir de ces quatre formes pour provoquer des écrits complémentaires qui vont favoriser un déploiement de la connaissance de soi et des compétences de la personne. Par exemple, proposer de revisiter un acquis qui se présente surtout en termes d'idées en développant les comportements afférents, les sentiments et en dégageant les savoirs-faire.

Les *passages* ou *transitions* (Cartier J-P, 2004) sont à investiguer tout particulièrement. « Le mot « transition » permet donc de désigner à la fois, un processus et un état : Un processus de changement, de passage entre deux périodes distinctes ; Un état intermédiaire entre deux états, une situation provisoire. » (p.1)

L'hypothèse est de considérer les transitions comme des périodes privilégiées au cours de laquelle la personne est confrontée « au problème de son intégration dans un nouvel environnement avec ses valeurs, ses normes, ses rôles, ses statuts spécifiques. Le sujet est donc amené à opérer des transformations des représentations qu'il a de lui-même et de ses rapports avec son milieu, en particulier social. Le processus de transition n'est donc pas un pro-

cessus d'adaptation passif, comme une régulation dans le but de rétablir un équilibre perdu et antérieur. Il peut aussi être appréhendé comme un processus actif, une « rééquilibration majorante », permettant au sujet de définir de nouveaux rapports entre lui et son milieu. Parmi les représentations, la perception de soi, l'estime soi, le sentiment de compétence, l'identité personnelle peuvent, tout particulièrement évoluer pendant les périodes de transition. » (article cité, p.2) Il y a donc tout intérêt à explorer ces passages, ces « entre-deux, autorisant l'individu, provoqué dans son interaction avec le monde, à se libérer par le repérage, la rencontre d'occasions et la saisie d'opportunités » (p.2), d'autant plus que les personnes s'attardent peu sur ces *passages* et qu'il y a lieu, là, d'effectuer une mise à jour de processus et de capacités de transformations. Ce sont des périodes propices pour questionner les processus identitaires comme dynamiques de la perception de soi, stratégies, multidimensionnalité, entre autres. (Snoeckx, 2006).

Là aussi, le questionnement vise une description de ce qui se passe pour la personne, par exemple entre le moment où celle-ci passe d'enseignante à formatrice, d'étudiante à stagiaire dans la classe. La durée de l'entre-deux ne correspond pas nécessairement aux dates entre la fin d'une activité ou d'un statut et la nouvelle fonction. C'est très intéressant de repérer ce qui perdure encore de l'autre partie de soi dans les nouvelles tâches, de prendre conscience de comment le *Je* vit la nouvelle situation et des effets sur son engagement, ses réussites, ses étonnements, de mettre à jour les compétences mobilisées qui peuvent très bien être inhibées ou réinvesties ou encore mises entre parenthèses à d'autres moments de son histoire.

2. Une piste thématique

Selon les intentions de la formation et des options du formateur, il peut s'avérer pertinent et judicieux de proposer des relectures et des prolongements orientés vers des *thématiques*. Celles-ci peuvent être tout à fait singulières et contextualisées par rapport à chacune des personnes en formation ou plus collectives, à choix ou non.

La relecture est souvent un acte délicat, voire difficile pour les écrivains. C'est se trouver face à son écrit, et plus encore ici, face à ce que *Je* dit de soi, avec un surgissement potentiel des comportements d'évaluation façonnés par l'ordre scolaire, la peur de se découvrir

autre que ce que *J* imagine, notamment, avec, en arrière-fond, une norme puissante de l'écriture « idéale ». Relire avec une orientation thématique peut s'avérer propice à défaire des blocages éventuels, peut-être parce que cette orientation correspond plus à des habits de travail sur les textes. Il y aurait comme un effet de distanciation à rechercher des traces de thèmes dans son autobiographie professionnelle et/ou de formation. Bien entendu, le repérage des *passages* ou des *connaissances* peut être envisagé comme une forme de travail sur des thématiques, la frontière est floue, mais il m'apparaît que ces dimensions, plus liées au cheminement, entretiennent une forme de plus grande proximité avec *Je* et que le travail sur des thématiques ciblées peut offrir des alternatives aux personnes. Tout dépend du contexte, du temps à disposition, des intentions et des individus. Je considère essentiel de proposer des pistes qui relèvent de l'une et l'autre des catégories, sans nécessairement y mettre une progression quelconque, sans être non plus dans l'exhaustivité. Dans ces approches, le contrat est toujours ouvert, plusieurs propositions avec, parmi celles-ci, un nombre de pistes minimum à approfondir. Ce qui me fait différencier ce que j'ai nommé piste inventaire et piste thématique, c'est essentiellement le travail à effectuer qui, dans les thématiques, selon moi, est plus orienté vers l'avenir. Il prend appui sur l'itinéraire et s'engage plus directement vers le présent et l'avenir, avec quelquefois le risque de ne pas avoir suffisamment travaillé **avec** son histoire et d'entrer dans les options proposées par le formateur en extériorité.

Dans l'une et l'autre piste, effectuer une périodisation de son parcours professionnel, c'est-à-dire découper des empanns temporels dans son itinéraire et les nommer, permet de distinguer plus facilement les passages, mais aussi d'obtenir des morceaux ciblés pour approfondir certains aspects ou certains thèmes et mettre à jour les continuités ou les discontinuités entre les périodes.

Quelques thématiques possibles : le rapport au savoir, le rapport au pouvoir, le rapport au langage, le rapport à l'autre, le genre, être femme ou être homme, chacun de ces thèmes pouvant se décliner en différentes strates.

Par exemple, pour *le rapport au savoir*, relever les traces de rapport à des disciplines spécifiques, celles dont la personne parle, mais aussi celles dont elle n'a pas parlé. A partir de ces premiers repérages, toujours en restant sur le

rapport au savoir, pour inciter la responsabilité de l'étudiant dans son devenir, c'est intéressant de mettre en lien passé et avenir. Par exemple, proposer de choisir un savoir, présent ou non dans l'autobiographie, *dont la personne explore ensuite le mouvement dans sa vie* (comment je l'exerce aujourd'hui, comment il a commencé, avec qui, dans quelles conditions, avec quelles ressources, quelles stratégies, quels sentiments, le degré de « maîtrise ») *pour ensuite questionner l'avenir* (un savoir dans lequel je débute, avec qui, dans quelles conditions, quels sentiments, quelles ressources j'utilise, quelles questions, comment j'envisage cet apprentissage, qu'est-ce que je souhaiterais pour avancer, etc). Pour de futurs enseignants, ce questionnement sur le rapport au savoir me paraît essentiel pour se situer dans sa profession : s'interroger sur sa vision de ce savoir, explorer son attitude face à celui-ci et à son apprentissage, repérer une disposition intérieure, ses ressources et ses stratégies dans ce domaine. Il est possible d'inviter l'étudiant, dans la perspective de définir les enjeux du présent, *de solliciter un moment de stage au cours duquel un savoir spécifique est en jeu avec les élèves ou un élève, de décrire ce moment et de le questionner à partir de ce que l'étudiant a mis en lumière à propos de son rapport au savoir.*

Pour le rapport au pouvoir, il s'agit d'en pister les traces car il ne se présente pas toujours sous une facette explicite : *relever les moments, les expressions qui font référence aux institutions, aux hiérarchies, aux normes, aux valeurs, aux décisions et questionner si et comment le pouvoir s'exerce ou non, sous quelle formes avec quelle argumentation, qu'est-ce que ça provoque comme effets ... Comme solliciter des moments où le pouvoir apparaît comme une dimension négative, positive. Ou encore proposer d'approfondir l'idée d'ordre dans la classe, telle qu'elle est dans le stage, telle que l'étudiant l'a connu en tant qu'élève, telle qu'il l'imagine pour lui dans sa propre classe et la place que cette dimension occupe dans l'organisation et l'enseignement...*

Le rapport au langage : il s'agit d'inviter à le repérer aussi bien dans la manière d'écrire ou de dire, mais aussi dans ses racines avec la lecture et l'écriture au cours de la scolarité, comme de susciter une exploration de la langue première, du bi voire du trilinguisme, d'inviter à écrire des morceaux dans l'une ou l'autre langue, d'analyser leurs caractéristiques

singulières, peut-être ou peut-être pas, l'une pouvant exprimer plus les idées que les sentiments ou vice versa ...

Ce qui me paraît essentiel, c'est de proposer **des** pistes à partir de ce qui est écrit dans une perspective d'ouverture à des possibles potentiels.

D'autres entrées sont encore envisageables et offrent des possibilités pertinentes à la compréhension de soi, entre autres, une exploration des *figures* qui apparaissent dans l'écrit, des personnages qui peuvent jouer un rôle sur l'itinéraire de la personne en formation : figures *emblématiques, tutélaires* ou *figures d'ombres*. Il est intéressant de voir en quoi elles ont participé à certaines caractéristiques de la manière d'apprendre, d'appréhender le monde, d'entrer en contact avec les autres, comme de repérer et nommer les connaissances qu'elles ont permis ou non d'acquérir.

Relire aussi son autobiographie en repérant *les silences*, les thèmes qui n'apparaissent pas, groupes, systèmes, idées : famille, appartenances, croyances, valeurs, etc. ou des aspects du vécu qui apparaissent peu, sentiments, émotions, convictions, valeurs, descriptions, etc., soit pour les déployer et en comprendre les dimensions, soit pour les confronter au projet professionnel.

.... Autres...

Savoir quoi faire du biographique, savoir quoi faire de soi

« L'histoire de vie, parce qu'elle met en évidence les faces cachées de la formation, c'est-à-dire le soubassement sur lequel se construit le rapport au savoir, donne accès à la complexité des dynamiques d'apprentissage. Que le biographique soit occulté ne signifie pas qu'il n'ait pas d'impact. L'attention biographique ne représente pas un luxe de formateur en mal de référence théorique. Le détour de l'histoire de vie nous permet de mieux comprendre les remaniements dont sont l'objet des savoirs de l'adulte. L'éclairage biographique offre une clef d'interprétation à des difficultés d'apprentissage que masque la seule référence aux principes de l'ingénierie pédagogique. Les impératifs du marché éducatif nous font croire aux bienfaits d'une efficience rapide. Or la vie adulte ne trouve pas sa forme dans la soumission à des exigences externes. L'intérêt et le plaisir de suivre un programme de formation ne sont pas suffisants. Sans travail de

l'apprenant sur ses apprentissages, il n'y a pas vraiment de formation. L'adulte se forme parce que l'occasion lui est donnée, d'une manière ou d'une autre, de prendre la responsabilité de sa formation. Dans cette optique, la pratique biographique peut être considérée comme une manière d'aider l'adulte à prendre conscience des raisons implicites à ses choix d'apprenant » (Dominicé, 2001, pp.60-61).

C'est dire si les propositions, les consignes, sont à formuler dans cet horizon de la responsabilité de l'autre, de sorte que le récit d'autobiographie professionnelle donne du sens à cette phase de la formation, à ce moment de la vie, « c'est-à-dire qu'il précise son apport formateur dans le mouvement qui consiste à 'cheminer vers soi'. » (Dominicé, opus cité, p.62)

Bibliographie

Belkaïd M., (1999), Formation des enseignants et (auto)biographie éducative. L'école de la vie et les écoles dans nos vies. *Spirale-revue de recherche en éducation*, 24, 15-29,

Camilleri C., Kasterstein J., Lipiansky E., Malewska-Peyre H., Taboada-Leonetti I., Vasquez A., (1999), *Stratégies identitaires*, PUF : Paris, 3^{ème} édition

Cartier J-P., (2004), *Un dispositif d'entretiens de recherche pour appréhender les transitions*, *Explicit* n° 55, mai 2004, 1-17

Delory-Momberger C., (2004), *Les histoires de vie*, Paris, Ed Anthropos 2^{ème} édition

Dominicé P. (2001), Défendre l'indiscipline théorique pour penser la formation in *Regards pluriels sur l'approche biographique : entre discipline et indiscipline*, FPSE Genève, Les Cahiers de la Section des Sciences de l'éducation, n° 95, 51-71

Dubar, C. (1991), *La socialisation Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin

Faingold N., (2001), *De moment en moment, le décryptage du sens*, *Explicit* n° 42, décembre 2001, 40-47

Favre M., (2004), Penser « le sot projet de se peindre » : de l'herméneutique à l'éthique, Préface, in Delory-Momberger C., *Les histoires de vie*, Paris, Ed Anthropos, 2^{ème} édition

Fayol (M.), (1985), *Le récit et sa construction*, Neuchâtel Paris, Delachaux et Niestlé

Josso C., Müller R., Pfister M., (1999), Les acquis expérimentiels : souvenirs scolaires et reprises des études. Présentation du contexte de recherche-formation et synthèses générales, in *Les origines biographiques de la compétence d'apprendre*, FPSE Genève, Les Cahiers de la Section des Sciences de l'éducation, n° 87, 1^{ère} édition 1998

Josso C., (1991), *Cheminer vers soi*, Lausanne, L'Age d'homme

Montandon C., (2004), *L'éducation du point de vue des enfants*, Paris, L'Harmattan

Regards pluriels sur l'approche biographique : entre discipline et indiscipline, FPSE Genève, Les Cahiers de la Section des Sciences de l'éducation, n° 95, 2001

Snoeckx M., (2000), Construction des identités professionnelles en formation initiale : approche expérimentielle et direction de mémoire In Gohier C. et Alin C., *Enseignant-Formateur, la construction de l'Identité professionnelle*, (pp 213-237), L'Harmattan : Paris.

Snoeckx M., (2001 a.), *Des récits et des hommes : expérientiel de St Eble août 2000*, *Explicit* n° 38, janvier 2001, 16-22

Snoeckx M., (2001 b.), *Tu est Je ou comment un procédé d'écriture autorise...*, *Explicit* n° 42, décembre 2001, 34-39

Snoeckx M., (2006), *Identité professionnelle et identité personnelle en formation initiale d'enseignants : ruptures, complémentarité, continuité*, Conférence à Montpellier le 8 décembre 2005, Rencontres du Pôle sud-est des IUFM sur les questions identitaires.



Note autour du "sens se faisant".

Essai de typologie des différentes formes de rapport au futur.

Protention, anticipation, prévision, attente, vision élargie, émergence.

Pierre Vermersch

Cette petite note d'étape est née d'une discussion récente dans le groupe de travail sur le "sens se faisant" entre les personnes présentes Natalie Depraz, Eve Berger, Didier Austray et moi. Plusieurs thèmes théoriques ont été évoqués autour du thème principal du "sens se faisant" et tout particulièrement la question de la temporalité du futur. J'ai cherché ici à fixer mes propres idées, particulièrement en ce qui concerne la temporalité originale de l'émergence. L'idéal aurait été de prendre le temps de faire une écriture à plusieurs mains, ce texte servant de brouillon initial, de support de réactions ou de stimulation pour que chacun fixe ses propres idées. Je pense que ce type d'écriture viendra plus tard, pour le moment cette note ne cherche qu'à mettre au clair ma position et n'est pas capable de présenter celle des autres participants. Les nombreuses reprises d'écriture m'ont conduit en première partie à reprendre l'idée d'une multiplicité des modes de présence du sens, débordant ainsi les limites du projet initial.

Il existe un paradoxe apparent dans la notion d'un "sens se faisant"¹⁶ : si l'on suit Richir dans sa description {Richir, 1996 #466} le sens est déjà là et pourtant il ne l'est pas puisqu'il se cherche encore et qu'il est en devenir. Je le connais déjà puisqu'il est là, je ne le connais pas encore puisqu'il ne m'apparaîtra "vraiment" que plus tard, quand il sera complètement énoncé.

Une partie de la difficulté tient au fait que je nomme de façon identique l'amorce et son développé : comme si je présupposais que c'était le même sens, alors que peut être ce qui les rélit est de l'ordre de l'ipséité (il continue à être lui-même tout en devenant différent, la conservation d'une forme d'identité ne présuppose pas la mêmeté). De plus, j'utilise le même verbe "connaître" pour ce qui est émergent, en graine

¹⁶ Je poursuis avec cette note l'étude du "sens se faisant" qui a commencé avec les textes publiés depuis le numéro 60, d'*Expliciter* à partir du commentaire d'un extrait d'un livre du phénoménologue Richir, puis avec des exemples par moi-même et d'autres membres du GREX, prolongé actuellement par un groupe de travail portant sur ce thème, composé de quelques membres du GREX et de Natalie Depraz.

et pour la connaissance complètement formulée : le fruit. Enfin, j'utilise le "je" dans les deux cas, comme s'il y avait une unité entre le temps où l'amorce se donne et celui où j'en ai le fruit, ou bien comme s'il n'existait en moi qu'un seul type de processus d'accueil et de traitement de l'information au lieu de deux ou plus.

J'aborde ce paradoxe de deux manières. La première, cherche à réduire le paradoxe en le supprimant. Il n'y a pas de paradoxe parce qu'il y aurait deux modes de connaissances, et que le processus de traduction d'un mode vers l'autre donne l'illusion d'une continuité qui n'existerait pas. La seconde, accepte provisoirement le paradoxe temporel et explore le type de rapport au futur que suppose qu'une chose se présente à moi comme index d'un futur que je ne connais pas, mais que je connais suffisamment bien pour le distinguer de tous ceux qui peuvent se présenter, s'exprimer et qui ne sont pas lui.

1/ Annuler le paradoxe : pas un seul processus, mais plusieurs.

Une façon de sortir du paradoxe est de le refuser, pour cela je choisis de dire que le sens est déjà totalement là dès le départ, dans son mode original, non réductible à l'expression verbale. Mais dans cette forme de donation, il n'est pas propre à tous les usages. Je suspends ma croyance au fait que le sens est nécessairement lié au discours.

Quand une idée-graine me vient, elle est bien présente. Si je l'ai saisie, si elle fait saillance sur le fond, alors elle est déjà un objet de connaissance, même si c'est juste une image, une sensation, une "ipséité sans concept". À l'aune de l'expression verbale, conceptuelle, elle paraît incomplète puisque précisément je ne peux pas encore l'énoncer, ou bien que l'expression verbale qui me vient immédiatement m'apparaît insuffisante, pauvre, infidèle. Son énonciation pleine produira une formulation conceptuelle, qui me permettra aussi de parler de ce sens, d'y réfléchir, de le commenter. Bref, son développement jusqu'au discours complet, me donnera le sentiment de le tenir, de le maîtriser plus ou moins, pour que mon intelligence conceptuelle s'y applique. J'ai proposé {Vermersch, 2005 #3116} que peut-être il puisse y avoir d'autres formes d'intelligence que conceptuelle, et que l'idée graine soit complète dans son mode d'expression non loquace. Certes, cela ne produirait pas une activité intellectuelle de type conceptuel, comme

l'est l'activité de recherche par exemple, ou la communication dialoguée, mais cela ne l'empêcherait pas d'être présente dans d'autres activités de ma vie qui ne reposent pas nécessairement sur le concept.

Par exemple, l'idée graine est à la fois un teneur de sens non loquace et la référence permettant d'évaluer la justesse de l'expression verbale conceptuelle. Et l'appréciation de cette justesse, n'est pas elle-même conceptuelle, elle est appréciation de la résonance entre l'idée graine et l'expression en cours. Elle goûte l'expression qui vient pour savoir si elle est fidèle à l'idée graine. L'idée graine peut donc servir de référence précise à l'appréciation d'une justesse sans pour autant être un concept. Je peux prendre des décisions, je peux avancer dans ma vie en me référant à une idée graine, sans passer par un mécanisme conceptuel de comparaison, juste en cultivant l'attention à la qualité de la résonance, en m'ouvrant à l'appréciation sensorielle de ce que je fais. On aperçoit bien comment on peut être guidé dans sa vie par une référence interne non conceptuelle, par une ipsité sans concept à laquelle je donne de la valeur.

La vérité a besoin du concept pour s'évaluer, en revanche des critères comme "l'authenticité", "la justesse", "la cohérence", "l'adéquation", "le degré de plénitude", "la saveur", "l'harmonie", "l'humanité", "l'amour", "le désir", "la beauté" sont autant de dimensions de notre vie qui peuvent reposer sur d'autres références et d'autres actes d'appréciation que ceux qui sont basés sur les concepts ou une computation. Après tout, l'accord d'un instrument à corde n'est vraiment réussi que par l'oreille humaine, les instruments électroniques ne permettent qu'un accord relativement grossier. La "phénoménologie artificielle" qui sous tend les logiciels musicaux, les logiciels de fabrication de paysage, les logiciels de peinture, a dû prendre en compte des impuretés, des inégalités aléatoires, qui permettent de se rapprocher de ce qui à l'oreille ou à l'œil humain n'apparaît pas comme un résultat mécanique sans intérêt. L'émergence de l'idée graine, de la vision, de l'amorce, serait le fruit d'un processus plus large que la seule dimension cognitive volontaire dont le modèle privilégié pourrait être indiqué par l'idée de "processus organismique" développé par Rogers et repris par Gendlin (pour une présentation en français cf. {Lamboy, 2003 #3288}). La manière de garder en référence vivante cette graine pourrait être in-

diquée par exemple par la technique du focusing de Gendlin {Gendlin, 1996 #43; Gendlin, 1978,1981 #3265} toute entière tournée vers l'appréciation de la justesse de la résonance entre le sens corporel et la mise en mots ou en acte. Elle est aussi au cœur de la démarche de Danis Bois centrée sur l'écoute du "mouvement interne" et à son déploiement dans la "somato psychopédagogie" {Bois, 2006 #3289; Berger, 2006 #3269} comme j'ai pu le présenter de manière plus détaillée lors de ma conférence plénière "Sens se faisant et expérience corporelle" au colloque de Clermont Ferrand de Décembre 2006 sur "La phénoménologie de l'expérience corporelle".

Derechef, cela encourage plus à concevoir l'existence de processus multiples, différents, plutôt que de penser une cognition qui serait mystérieusement en avance sur elle-même, qui s'auto précéderait. Pour autant, la valorisation de la dimension non conceptuelle du sens se faisant appelle une réévaluation du rôle respectif de la verbalisation comme condition de clarification et de l'attention résonante comme condition de justesse. Toutes les techniques thérapeutiques ou presque, ont développé un travail mobilisant la verbalisation, toutes les activités humaines complexes ont privilégiés l'expression langagière, quelles serait la place du développement de l'attention résonante ? En quoi serait-elle indispensable à la conduite de sa propre vie ? Ce sont de vraies questions.

Laissons de côté ce débat sur le caractère incomplet ou non d'une idée graine, ou plutôt choisissons de le considérer comme incomplet, le sens restant à faire et explorons le rapport au futur dans lequel il est de toute façon impliqué.

2 / Modes de rapport au futur : protention, anticipation, prévision, attente, vision, émergence.

Si nous gardons la référence au privilège de l'expression conceptuelle, l'idée graine paraît incomplète, non développée, mais dans son apparition elle est déjà l'index et le critère de la qualité de ce qui est à venir. Comment clarifier ce porte à faux temporel apparent, ce paradoxe de ce qui est à la fois déjà connu, de manière à la fois insuffisante et pleinement suffisante comme norme de justesse de la résonance ? Comment penser la temporalité de ce futur qui m'apparaît alors qu'il n'est pas encore là ? Une manière un peu indirecte de faire travailler cette question est d'opérer une recherche de variation sur les différents modes suivant les-

quels on peut se rapporter à l'avenir. (J'ai du mal à faire une distinction fondée entre "avenir" et "futur", aussi je les utilise comme synonyme). L'idée est de mieux comprendre la temporalisation du sens se faisant en le situant par contraste avec toutes les manières dont le futur peut s'inscrire dans le présent.

Dans un premier temps de travail, je me suis mis en régime d'ouverture à la variété, et j'ai laissé venir, puis recherché tous les cas de figure de rapport au futur que je connaissais. Les premiers trouvés m'ont conduit par contraste à des compléments, et je ne suis pas sûr d'en avoir terminé. J'ai noté ces matériaux. Je me les suis commentés, différentes organisations me sont apparues, permettant de les regrouper, de les organiser. C'est ce que je présente ci-dessous dans l'esprit d'un schéma provisoire qui laisse place à la discussion, à l'enrichissement par des exemples qui fassent travailler la variation.

J'ai distingué six modes suivant lesquels nous nous rapportons au futur. Suivant les précautions d'usage, je déclare cette typologie "provisoire", "probablement pas exhaustive", "insuffisante", et même pire si votre esprit critique est bien éveillé... Cependant, telle quelle, cette typologie m'a déjà fait découvrir toutes sortes de chemins de pensée que je n'avais jamais fréquentés ou jamais rapprochés pour en observer les affinités et les différences. En arrivant au bout de cette note, je me fais la remarque que malgré ma bibliophilie aigüe, je n'ai pas eu l'occasion de lire grand chose sur les différentes manières de se rapporter au futur. Il est évident qu'il existe une forte dissymétrie entre la littérature se rapportant à la relation au passé, à sa constitution, à sa conservation, aux différentes mémoires, au rappel, par rapport à la relation à l'avenir. (Point, tout court. Parce que je serais bien en peine de déployer les mêmes effets de style pour le futur que ce que je viens de faire pour le passé.) Dissymétrie que l'on retrouve dans l'œuvre d'Husserl, puisqu'il a beaucoup plus réfléchi sur la structure rétentionnelle, le ressouvenir, l'éveil, l'habitude, la sédimentation, que sur la protention ou l'anticipation ou le projet ... On retrouve une telle dissymétrie chez Piaget par exemple.

Avertissement. Cette typologie retient à chaque fois et de manière emblématique un mot pour synthétiser chaque catégorie, malheureusement l'usage courant de ces mots a tendance à les amalgamer, à les utiliser l'un pour l'autre sans discipline. Par exemple le terme "anticipation"

est communément utilisé pour tout ce qui se rapporte à l'avenir sans trop de discrimination, si je veux l'opposer à "attente" ou à "prévision" la distinction est difficile à maintenir. J'essaierai donc à contre courant des usages familiers de délimiter des catégories et des appellations sur une base critériée, mais dont la manipulation se révélera souvent dangereusement contre intuitive. Courage.

1 – Protention : nous sommes toujours disposés en ouverture vers le futur immédiat.

Je commencerai par un point de vue phénoménologique, husserlien, parce qu'il me paraît le plus clair dans le traitement de "la passivité", c'est-à-dire de tout ce qui se déroule en moi indépendamment de mon activité contrôlée. Passivité ne veut pas dire inertie, stagnation, mais s'oppose à volontaire, à intentionnel. Par exemple la rétention est une mémoire passive permanente, elle est mémorisation sans intention de mémoriser. En phénoménologie {Husserl, 1998}, la dimension du futur est essentiellement conçue comme une "protention", symétrique de la rétention, qui elle va sans cesse vers le passé de plus en plus lointain. Je cite un peu longuement un des rares passages où Husserl discourt de la protention. Dans ce texte, il ne prend en référence que la perception, ce qui est bien sûr restrictif et peut présenter un biais par rapport à la généralité des caractéristiques de la protention ainsi dégagées.

"Une observation exacte nous apprend –et cela serait un complément nécessaire- qu'une autre sorte de présentification appartient encore à la perception, celle que nous nommons protentions. Ce sont les pré-attentes suscitées d'emblée et constamment par l'écoulement des rétentions et se modifiant de façon continue. Continuellement, un horizon de futur est éveillé, même s'il est obscur et relativement indéterminé, constamment un futur "arrivant" immédiatement est constitué et toujours modifié à nouveau. Le son qui retentit et continue de retentir résonne dans un futur conformément à la conscience, il tend, pour ainsi dire, à la perception ses bras grands ouverts. Aussi vide et indéterminée que puisse être cette continuité de pré-attentes, elle ne peut pas être entièrement indéterminée, le style en quelque sorte de l'"à venir" est préfiguré par le passé immédiat. Le changement de ce qui se présente et passe effectivement entraîne aussi nécessairement le changement de la teneur de sens de l'à venir – ce changement restant à cette occasion également conservé rétentionnellement. Si chaque passé récent est un continuum d'esquisses des présents constamment disparus, alors chaque futur juste à venir est une esquisse de second degré, une

ombre projetée par ce premier continuum d'esquisses. C'est justement une loi originaire qui veut que chaque écoulement rétionnel –dans une pure passivité, sans participation du moi actif- motive aussitôt et constamment des intentions d'attentes et par là même les produit, ces motivations étant déterminées dans le sens de la ressemblance de style. Les intentions d'attentes peuvent soit se remplir, soit se décevoir. ...) p 74, Husserl 1988.

Ce que je comprends de la protention est qu'elle appartient fondamentalement à la pré intentionnalité, elle est ouverture permanente vers l'avenir, elle est essentiellement organisée par la forme que lui ont donné toutes les expériences passées et leur sédimentation. A tous les niveaux basiques de contact avec le monde des formes d'accueils définissant des attentes organiques, perceptives, cognitives, affectives sont actives comme disposition permanente du "à venir". En témoignent, les effets de surprise, de confusion, de désorientation, quand ces attentes sont déçues, ou que le déroulement d'un événement s'interrompt prématurément. On pourrait dire que les protentions déterminent un "horizon" de futur que l'on pourrait nommer "orientation", et qui ne m'apparaît que par ce qui produit de la désorientation, dont les effets sont immédiatement puissants et se propagent rapidement en déstabilisant aussi bien l'affect que la cognition. A partir de cette idée on se rend mieux compte que l'on pense toujours le futur en fonction du passé, et ce faisant on privilégie l'attention au passé, alors que la désorientation pointe vraiment sur l'effet du futur dans la phase du présent et des dimensions déstabilisantes et corrélativement des processus d'accommodation qui vont y répondre. Mais c'est un peu dérangent de ne pouvoir penser l'effet du futur qu'à partir des cas problèmes !

La protention peut aussi être vue comme une condition structurelle/fonctionnelle fondamentale de tout vivant. D'un point de vue, piagétien, l'ouverture de la structure du vivant est la condition nécessaire de la dynamique de la régulation. A tous les niveaux, un système vivant est caractérisé à la fois par sa stabilité grâce aux structures quasi permanentes qui assurent sa continuité (les schèmes) et par son ouverture, qui permet les échanges, l'ouverture à l'imprévu, à la nouveauté. Cette ouverture active (assimilation) est la condition de la vie, et du développement téléologique vers des adaptations toujours plus complexes {Piaget, 1967 #1811}. Cette ouverture n'est jamais simplement passive, mais toujours une tension

de complémentation des schèmes déjà actifs. C'est ainsi que l'enfant vient au monde avec des schèmes réflexes innés qui lui permettent très rapidement par exemple de se nourrir, de s'orienter vers le sein et de le sucer.

Tous les mécanismes de type protention sont soit innés, soit le reflet passif de ce qui s'est déjà passé, que ce soit au plan de la perception comme Husserl le développe ou au plan de n'importe quelle autre activité.

Dans la protention, le futur n'est pas posé par le sujet, son activité est en deçà de toute saisie intentionnelle, sauf à déplacer ce critère vers l'association. Ce futur n'est qu'un horizon visé par un "tendre vers", dont la fonctionnalité définit le vivant, et dont la teneur n'est visible que pour un observateur par la référence qu'il peut établir avec les rétentions. Le terme de pré attente utilisé par Husserl, désigne une tension vers le futur qui n'est pas construite sur une identification de ce qui est attendu comme ce le sera dans la catégorie de l'attente que je présenterai plus loin. La protention est l'activité la plus "passive" (la moins volontaire), celle qui tend vers le futur sans le connaître, sans l'anticiper au sens fort du terme.

Les catégories suivantes appartiennent à un niveau d'activités cognitives plus élaborées, en ce sens que toutes posent le futur et donc sont basées sur un "se représenter". Mais la manière de poser le futur me semble différer dans les différents cas.

2- Anticipation : un futur est projeté, conçu, organisé.

L'anticipation relève d'un projet, elle est le fruit d'une activité cognitive plus ou moins complexe en fonction de l'extension de l'horizon temporel dans lequel elle tente de s'inscrire {Vermersch, 1976 #2096}. Elle est conceptualisation, préparation, organisation de ce que je voudrais que soit le futur, ou de manière complémentaire préparation de ma réponse à un futur prévu.

Faire une liste de course, prévoir le menu de la semaine, commander des matériaux, organiser l'occupation d'un tableau noir, définir le tracé régulateur d'un visage avant de le dessiner sont autant d'activités de préparation qui supposent la prise en compte d'un avenir, d'un avenir souhaité déterminé pour être mis en oeuvre. Alors que la protention relève du fonctionnement de la "passivité" (au sens de non intentionnel), l'anticipation cherche délibérément à faire exister l'avenir tel qu'on souhaite qu'il sera, tel que l'on se dispose à le vivre, tel qu'on

envisage qu'il sera pour permettre de s'y préparer, de prévoir ce qui est nécessaire.

Plus l'horizon temporel pris en compte par l'anticipation est étendu (les cinq prochaines minutes, l'heure à venir, la journée à vivre, la semaine à organiser, le trimestre à préparer etc.), plus l'activité cognitive de représentation de la forme de ce futur est cognitivement difficile et nécessite des registres de fonctionnement cognitif élaborés {Vermersch, 1979 #2385}. Piaget avait montré que dans l'ontogénèse l'anticipation était aussi large que la rétroaction {Piaget, 1964 #1809}. C'est-à-dire que la projection sur le futur était aussi ample que la prise en compte des éléments pertinents du passé était lointaine.

Dans l'anticipation, c'est moi qui fais exister mentalement le futur, je ne me contente pas d'accueillir au fur et à mesure, je m'en crée une représentation. La représentation du futur anticipé ne se présente pas d'elle-même, elle est construite par mon activité. Je me tourne vers un futur, je me rapporte à lui tel que je suis capable de me le représenter (à la mesure des informations que je possède déjà), et sur cette base je conçois, projette, des actions qui permettront de le vivre.

On a donc un contraste fort entre anticipation et protention. Il serait facile de dériver terminologiquement, comme on le voit dans des textes philosophiques en assimilant superficiellement la protention à de l'anticipation au motif qu'elle est orientée vers l'avenir, mais ce serait amalgamer des conduites qui sont très différentes par les moyens cognitifs mobilisés et par le mode de rapport au futur. Il faut reconnaître cependant qu'un vocable nous manque pour nommer cette forme passive d'orientation vers le futur et le terme de protention ne semble pas complètement répondre à ce besoin.

Il me faut encore signaler le cas particulier de l'activité motrice, puisqu'il est commun de parler "d'anticipation motrice", et de décrire les activités de préparation tonique ou posturale comme "anticipation" alors qu'elles ne relèvent pas d'une activité volontaire de type anticipation mais beaucoup plus de formes de protention (on pourrait, il est vrai, l'écrire dans ce cas "pro tension"), c'est-à-dire tout simplement de la projection des activités motrices déjà pratiquées. Cependant dans ce domaine le vocable "anticipation" est établi. Il semble un peu normal que lorsqu'on est plus dans un domaine physiologique les nuances cognitives soient peu prises en compte. Dans le domaine moteur le terme anticipation connote l'orientation vers le futur sans

préjuger de la nature de l'acte d'orientation et du type d'acte cognitif qui le relie au futur.

Pour nous, l'anticipation connote aussi le futur, mais dans le cadre d'une relation construite à ce futur, fruit de l'activité du sujet, et de plus assez finement différenciée par l'extension de l'horizon du futur pris en compte.

Méthodologiquement, à partir de cette catégorie et pour les suivantes, ces définitions devraient être confrontées à une pluie d'exemples expérimentiels, de manière à mieux cerner les cas de figures et vérifier que l'on a une catégorie bien définie ou pas. Le travail reste à faire.

3 – Prévision : un futur est déduit, calculé, depuis l'état présent.

Dans les activités de prévision, je me base sur les informations actuelles, pour deviner, calculer, probabiliser les propriétés du futur. Si ce calcul est l'expression d'une loi, on peut alors parler de prédiction au sens fort. ("Prédiction" au sens faible, relève plutôt des mancies, de tous les procédés que l'humanité a déployés pour chercher à deviner l'avenir). La prévision/prédiction est une activité conceptuelle comme l'anticipation. Mais alors que l'anticipation essaie de modéliser un futur à la forme d'un projet, la prévision essaie de connaître le futur par extrapolation, par inférence à partir des données actuelles.

Je peux prévoir un futur et anticiper comment j'y répondrai. Le météorologue n'essaie pas de créer le futur, mais de le connaître par avance à partir de ses bases de données et de l'état actuel. Il part du présent pour aller vers la représentation probable d'un futur. En revanche, la sécurité civile anticipe des futurs, elle essaie de créer des structures, de former des hommes, de concevoir des scénarios qui anticipent les conséquences des risques climatiques. Conceptuellement on pourrait assimiler la prévision à une forme d'anticipation puisqu'il y a prise en compte du futur, mais le rapport au futur me semble suffisamment différent pour motiver leur distinction. Les deux sont des formes de calcul, l'anticipation crée le futur et l'organise, la prévision calcule le futur pour s'y adapter. Qu'en pensez vous ?

4 – Attente : un futur possible est posé comme devant s'actualiser.

La protention est une attente qui s'ignore, Husserl la nomme pré attente dans la mesure où elle n'est pas consciente, la protention ne pose rien. L'attente, elle, pose un futur. Cela suppose qu'il est susceptible d'exister, qu'il soit connu avec précision ou pas.

J'attends le bus, je suis là maintenant dans une activité qui pose qu'un futur prévisible et prévu va s'actualiser. Je ne suis pas tourné vers l'activité de le prévoir comme dans le cas précédent, mais dans "l'activité" de l'attendre. J'attends au bord de la route d'être pris en auto-stop, j'attends donc un événement possible dont je connais la forme et qui je l'espère va s'actualiser. Je suis tourné vers un type d'événement connu, et mon activité consiste à attendre sa manifestation. Là encore, je pourrais être tenté de dire que l'attente est anticipation par assimilation au fait d'être tourné vers le futur, mais le rapport à ce futur n'est pas le même quand je le construis et quand je le pose. Je ne construis pas le trajet du bus, sauf si je suis l'exploitant, je l'attends. Que le bus passe et que je l'attende repose sur une activité plus basique que de le concevoir.

L'attente pose l'existence du futur comme forme connue, au moins comme type ou comme structure possible. L'attente est une activité volontaire, choisie ou subie, en ce sens elle n'est pas protention, même si dans les deux cas, il y a un tendre vers la dimension du futur. En fait, il me semble que les formes d'attente sont tellement multiples que cette catégorie devrait faire l'objet d'un travail bien plus large ! Par exemple, toutes les formes de "rester en prise" dans les temps de visée à vide, où j'attends un remplissement, sans pour autant en connaître le contenu, sinon que je saurais le reconnaître quand il se donnera. J'ai cherché à isoler la prévision de l'attente, même si toute activité de prévision repose sur une forme ou l'autre d'attente, de question tournée vers le futur. Autre exemple, un peu limite, celui attaché à la notion de "garde". Dans tous les sports de combat, il existe des postures et des attitudes mentales, attentionnelles, qui structurent l'attente de ce que va faire l'attaquant, sans pour autant s'engager dans une direction corporelle ou attentionnelle particulière. Le but est d'être prêt à riposter, à attaquer, sans préjuger de la manière dont l'attaque va venir ou la direction qui va s'ouvrir, et ainsi ménager au mieux toutes les possibilités. Puisque dans ce cadre, si je m'engage dans une direction privilégiée, si ce n'est pas celle qui se révélera pertinente, ou bien, si elle donne trop d'indications à l'autre, elle sera particulièrement inefficace et dangereuse.

Anticipation, prévision, attente font exister le futur au plan de la représentation par un acte volontaire. Le premier le crée, le second le

calcule, le troisième l'espère.

5 - Vision élargie du futur : "quand je vois le futur venir vers moi" (formulation d'Eve Berger).

Un futur non accompli est déjà contenu dans le présent comme perception de son accomplissement à venir.

En fonction de l'expertise que je maîtrise, le présent se donne avec une vision claire qui contient l'avenir dans une plus ou moins grande extension temporelle de ce qui vient avec ce présent. D'une certaine manière je pourrais dire que je suis déjà pleinement présent à l'avenir, que de ce fait je le vois déjà venir vers moi, que je peux le lire avant qu'il atteigne le présent, qu'il va d'ailleurs atteindre sous la forme même où je le vois arriver déjà. L'exemple privilégié est celui de la trajectoire, un mouvement s'ébauche, et j'en connais déjà le futur, les paramètres, l'aboutissement. Un élan est pris, et déjà il a déterminé son résultat qui n'est toujours pas accompli pour autant. Cela vaut pour les mouvements relationnels, émotionnels, cognitifs.

Le futur n'est alors que la prolongation déjà vue du présent. Ou bien, on pourrait dire que la "selle" du présent est élargie au point de contenir déjà ce qui est habituellement (ce que la plupart considèrent) apprécié comme un futur encore insaisissable. Chaque acte, chaque perception, repose sur une part plus ou moins ample de futur déjà en forme, comme prolongement de ce qui est en cours. L'expert voit si loin d'avance, qu'il semble connaître le futur, alors qu'il ne voit que le trajet qui relie le présent et ce qui est déjà en mouvement.

La vision élargie est un acte perceptif dont l'empan temporel est inhabituellement étendu. Elle est un acte cognitif, un acte expert. Elle peut sembler un acte magique de divination, alors qu'elle est la compétence à voir les germes et à en connaître les fruits. Le futur est déjà tout entier là, il ne semble pas conçu comme dans l'anticipation, ni prévu ou calculé comme dans la prévision, ni espéré comme dans l'attente, il est vu.

6 - Emergence : un futur encore invisible émerge et se signale dans mon présent comme futur possible.

C'est le cas de figure qui m'intéresse particulièrement relativement à la problématique du sens se faisant et tout le travail précédent vise à en faire apparaître la différence. Dans le langage déjà utilisé dans les articles précédents sur le "sens se faisant", ce cas est celui où une idée-

graine émerge, quoique le restreindre au fait que ce qui émerge soit de l'ordre de l'idée me semble trop pauvre et préjuge qu'il s'agit d'un pré concept. Toutes les "ipsités sans concept" ne se donnent sûrement pas comme des "idées", elles peuvent certainement être des ressentis, des visions, et tout autre chose que je n'imagine pas parce qu'il n'appartient pas à ma propre expérience.

/ Si cette "graine" est qualifiée d'émergente, c'est qu'elle ne m'apparaît pas au moment même comme ayant un précurseur saisissable. Elle ne se donne pas comme si je voyais comment elle a été engendrée, comme ayant une cause que je discernerais dans le temps de sa donation. En revanche, je peux poser qu'il y a nécessairement eu des précurseurs, des causes, un cheminement préalable, puisqu'il n'y a jamais de création depuis rien. Dans un second temps, donc a posteriori, je pourrais chercher à retracer ce qui a conduit, permis, suscité, une telle émergence. Une émergence suppose un saut qualitatif par rapport à ce qui précède, une rupture, une absence de continuité apparente. En même temps, la discussion avec Eve et la référence à mes propres vécus, me montrent qu'avant une émergence je peux percevoir des symptômes d'une émergence imminente. Je peux reconnaître que quelque chose en moi sait/sent qu'il va y avoir une émergence. Si toute émergence est une création, alors "l'émergence n'a pas de futur" {Tengelyi, 2006 #3290}¹⁷, elle n'est que présence. Ce qui est précurseur ne serait donc pas relativement au sens qui émerge, mais relativement au fait qu'un sens va émerger. Dans un cas, ce serait comme si j'avais une pré connaissance de la teneur de sens qui n'a pas encore émergé, et ce n'est pas ce cas que j'envisage. Dans l'autre cas, ce serait une pré connaissance du fait qu'il va y avoir émergence. Par exemple, dans les temps lointains de ma psychothérapie, j'ai des souvenirs très nets d'avoir su une heure avant, ou

¹⁷ Tengelyi 2006, p 80, "Le neuf est quelque chose de présent qui n'a jamais été futur. Il surgit tout d'un coup sans avoir été anticipé dans une protention quelconque. C'est pourquoi il nous surprend.". Contenu, dans un joli chapitre, très utile, qui résume l'œuvre de Richir relativement au "sens se faisant". Chapitre 4. "Formation de sens comme événement chez Richir" p. 69. (Extrait du "Guide du routard philosophique", à moins que ce ne soit du "Manuel de survie en conditions philosophiques extrêmes". Vous avez deviné, cette parenthèse n'est probablement qu'une boutade, quoique ...)

deux jours avant, que dans la séance que j'allais avoir quelque chose de fort et d'important allait se passer. Et c'était le cas.

/ Si elle mérite d'être nommée "émergence" c'est aussi qu'elle a des qualités de nouveauté, de fraîcheur, elle n'est pas répétition, habitude, quotidien. Elle est donc "création" pour moi. C'est même un des aspects des plus fascinant et intrigant puisque cette émergence est le lieu où l'on s'échappe des déterminismes passés, des contraintes de la répétition machinale, des cadres de la langue. Une partie de la théorie du sens se faisant doit pouvoir rendre compte des conditions de possibilités de cette nouveauté. Réciproquement toute théorie du langage, toute théorie comportementale doit pouvoir ouvrir une compréhension sur la possibilité d'une création, d'une rupture avec la causalité associative.

/ C'est une émergence cependant qui a la caractéristique d'être indexée sur le futur et non sur le passé, elle n'est pas un souvenir¹⁸ qu'une madeleine plongée dans de la verveine ferait surgir du fond de ma mémoire. Je sais distinguer ce qui vient en moi et qui appartient à mon passé. Je sais distinguer le souvenir de la perception, (ne pas savoir le faire s'appelle "halluciner"). Et là, l'émergence n'est ni un souvenir, ni une perception, c'est une "prémo-

¹⁸ On peut penser aussi aux émergences partielles de souvenir et arguer que cette information partielle, incomplète est le signe que toute information est composée d'une multiplicité d'informations partielles, normalement agrégées d'une façon invisible et la donnant comme un tout indivisible, alors que dans certains cas, oubli, fatigue, distraction, maladie les informations ne se donnent que par parties. Par exemple, dans le domaine de la mémoire, on connaît bien les exemples de "mots sur la langue" : je sais que je connais un nom que je ne retrouve pourtant pas. Il se donne comme le nom connu que je cherche, mais pourtant je ne l'ai pas. En revanche, je sais par exemple qu'il a trois syllabes, qu'il se termine avec telle consonance, qu'il comporte un "a" dans la syllabe du milieu, et qu'il commence par un "s". Mais surtout, je sais sans hésitation écarter les noms qui me viennent et qui ne correspondent pas ! Dans la pratique de l'entretien d'explicitation, nous connaissons bien maintenant des exemples où la personne ne se souvient pas de ce qu'elle disait, elle en retrouve le sens mais pas les mots exacts, ou bien elle retrouve le son de la voix mais ni les mots, ni le sens. Comme si le son, le sens, le lexique pouvaient se donner séparément ou ensemble.

nition" pourrait-on dire si le terme n'était pas connoté par les sciences divinatoire et autres capacités à "voir l'avenir". Je veux dire que ce qui apparaît a le goût de quelque chose d'inaccompli, quelque chose dont je sais que son futur est encore à venir, qu'il a un sens de futur, qu'il indique un futur possible/probable. Mais la teneur détaillée de ce futur m'est encore inconnue. Je n'en ai que l'index. Je ne vois pas le futur, comme le ferait un devin (si cela existe), je vois seulement l'indication d'un futur à venir. Le futur est déjà dans mon présent, mais il se donne comme incomplet, comme à faire. Ce qui est dans mon présent ressortit déjà à mon futur, mais comme symptôme d'un accomplissement possible. Le futur est présent et absent à la fois, il est présent dans la mesure où au moins partiellement je sais déjà ce qui est à venir, il est absent par ce qu'il faut que j'atteigne dans ce futur, il ne m'est pas donné, mais j'ai à le construire, à le rechercher, à continuer à le viser. Il n'est pas simplement une attente, parce qu'il dépend de moi de l'atteindre, même si il peut y avoir attente de l'accomplissement, même si le mode de remplissement ressortit plus à une forme de passivité qui conserve activement une orientation.

/ Cet acte d'émergence est différent des précédents, il n'est pas une forme associative passive comme pour la protention. Pourtant, le fait qu'il y ait émergence suggère qu'il relève d'un mode de production qui n'est pas volontaire et qui relève d'une forme de production, qui s'opère dans le "dos de la conscience". Il n'est pas un acte qui pose le futur comme dans l'anticipation, la prévision ou l'attente, il n'est pas non plus une perception élargie, il est "inspiration", "avènement". Il n'est pas contrôlé dans son apparition, mais cette émergence étant faite elle est saisissable dans la conscience.

* * * * *

On pourrait penser en première approximation que le futur n'existe pas puisqu'il n'est pas encore arrivé. Il ne serait que puissance, potentialité. De ce point de vue, le passé semble avoir la consistance plus ferme de ce qui s'est déjà produit, et qui parce qu'il s'est effectivement produit dans une phase de présent, a laissé des traces. Le futur pleinement accompli ne le sera que lors de sa phase de présent, ("Jusque-là tout va bien !", dit l'homme qui tombe, interviewé au passage devant la fenêtre du 30ème étage !). Ce futur semble donc ne pouvoir produire aucune trace tant qu'il n'est pas arrivé dans son actualisation.

Mais on a vu que la protention n'était que la projection sur l'avenir de ce qui s'était sédimenté, d'une certaine manière le futur est largement déjà présent sous la forme de ce qui en moi a déjà une présence et qui tend à chercher à se reproduire. Autrement dit, le futur de mes caries n'est que la résultante de tous les bonbons que j'ai mangés ! Passivement, la forme du futur est déjà présente en moi d'une manière forte. Mais c'est se borner à une conception du futur qui ne serait délimité que par la dimension assimilatrice, or le futur est un possible qui m'échappe aussi très largement, et la déception de mes protentions, comme de mes attentes, mes prévisions et autres anticipations, m'obligeront à une activité accommodatrice.

Reste que l'on est bien obligé d'admettre que le futur n'est toujours pas accompli, il ne le sera qu'au moment où il perd cette qualité en devenant présent. Mais, de poser le futur le fait exister au plan de la représentation. Et depuis ce plan-là, il a déjà toutes sortes d'effets sur moi dans le présent, il oriente mes pensées, il crée des peurs, des joies, des tensions ou des relâchements corporels. Sous une forme dérivée, c'est-à-dire sa représentation, le futur s'avère moduler déjà beaucoup mon présent par le fait que je sois tourné vers lui ou qu'il s'impose à moi. Le futur m'affecte donc déjà avant qu'il ne s'accomplisse par le seul fait que je me le représente. C'est encore plus net avec la vision élargie, puisqu'elle permet dans le présent de me disposer pour accueillir ce qui n'est pas encore, mais que je vois clairement arriver. Enfin dans le cas de l'émergence, le futur inaccompli ouvre le présent à une aventure de sens, il est déjà là comme invitation à le rechercher, à le créer plus complètement.

Dans l'émergence, le futur pointe, s'impose dans le présent, comme index de sa survenue plus ou moins certaine. Comme activité cognitive, il n'est au départ qu'accueil de ce qui se donne sans que je l'ai recherché, tout au plus ce peut être le résultat d'une visée à vide. Mais je ne l'ai ni calculé, ni anticipé.

Il est la preuve indirecte que quelque chose de moi, en moi, traite des informations qui échappent à ma conscience. On pourrait dire encore que l'on a la preuve d'une multiplicité de modes de traitement. On retombe ainsi sur le modèle organismique qui présuppose que nous sommes affectés par beaucoup plus de choses que nous en sommes réflexivement conscients, de plus de choses que les perceptions captent. Par exemple, le corps capte plus de chose de la

situation globale que les seuls organes sensoriels ne le font, il est affecté par bien des stimuli pour lesquels nous n'avons pas de capteurs sensoriels, et parmi les données perceptives qui m'affectent ce qui fait l'objet d'une rétention est bien plus large que ce qui fait l'objet d'une saisie intentionnelle et encore plus d'une saisie réflexive. Et nous avons vu que parmi toutes les émergences qui nous apparaissent nombreuses ne font pas l'objet d'un traitement conceptuel, mais d'une appréhension en résonance.

Est-ce que je me précède moi-même ? Quel moi me précéderait qui serait tout autant moi que le premier ? Peut-être trouve-t-on là le reflet de l'erreur basique qui nous fait croire que le savoir de la conscience réflexive est sûr, complet, inégalable ? Alors que nous sommes incarnés dans le monde à un autre niveau plus direct, plus englobant, qui produit en temps réel (ni en retard, ni en avance) le reflet de la totalité des interactions qui m'affectent, et dont certains aspects arrivent jusqu'à la conscience sous forme d'ipséités sans concept. La formulation verbale est en retard sur cette donation initiale, à moins qu'elle la suppose pour pouvoir commencer à s'élaborer. S'il y avait un paradoxe à retenir, c'est celui de la certitude qu'a la conscience réfléchie de maîtriser la situation, alors qu'elle semble être toujours la dernière informée. Ou bien la certitude de la conscience réfléchie de savoir tout ce que je sais, alors qu'il y a en moi beaucoup plus de choses que ce qui est réflexivement conscient.

Agenda 2007/2008

Lundi 4 juin 2007

Université d'été du 27/8 au 30/8 2007

Lundi 8 octobre 2007

Lundi 17 décembre 2007

Lundi 4 février 2008

Mardi 5 février "Journée pédagogique"

Lundi 31 mars 2008

Lundi 9 juin 2008

Université d'été du 25/08/2008 au 28/08.

En règle générale, les manuscrits pour *Expliciter* doivent être soumis au plus tard 20 jours avant la date du séminaire visé.

Programme du séminaire

Lundi 4 juin 2007

de 10h à 17 h 30

Institut Reille

34 avenue Reille 75014 Paris

(RER cité Universitaire, bus 88, 21)

- Discussion des articles de ce numéro avec les auteurs présents.
- Proposition de débat sur les rapports entre auto explicitation et entretien d'explicitation. Comment faites-vous le lien entre ces deux méthodes ? Quelles finalités de recherche vous paraissent correspondre à l'emploi de l'auto explicitation ? Quelles finalités de formation vous apparaissent ou vous semblent incompatibles ? Quelle place pour l'auto explicitation dans les interventions professionnelles ? Comment vous situez-vous par rapport à l'implication personnelle que représente la pratique de l'auto explicitation ? Quelles questions sont les vôtres sur l'auto explicitation ... ?

Sommaire du n° 70

- 1- 9 La symbolique en analyse de pratique : La présence au vécu de l'action, en cours d'action. Maurice Legault.
- 10-14 Les puissances dormantes : témoignage du stage d'auto-explicitation.
- 14-15 Compte rendu de la 2^{ème} journée d'études de l'Antenne Suisse Explicitation. Karin Lersch.
- 16-23 Ecriture professionnelle et explicitation. Autobiographie professionnelle en formation. Mireille Snoeckx.
- 24-32 Note autour du sens se faisant. Essai de typologie des différentes formes de rapport au futur. Pierre Vermersch

Expliciter

Journal du GREX

Groupe de Recherche sur l'Explicitation

Association loi de 1901

100 rue Bobillot

Paris 75013

Tel 01 40 47 86 80

www.expliciter.fr

p.vermersch@gmail.com

Directeur de la publication P. Vermersch

N° d'ISSN 1621-8256